

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

L'UNION CENTRALE DES BEAUX-ARTS

ET

L'EXPOSITION RETROSPECTIVE DU COSTUME

(PREMIER ARTICLE.)

Le grand palais des Champs-Élysées, à Paris, est occupé, depuis plusieurs mois, par une exposition qui ne peut point venir à bout de lasser la curiosité publique. C'est en vain que de délais en délais on retardait le jour annoncé de la clôture ; à mesure qu'approchait cette heure fatale, on ne manquait point de voir arriver en grand nombre, au siège de l'administration, des lettres suppliantes qui réclamaient à l'envi un peu de temps encore pour attendre et pour admirer.

On croirait avoir atteint l'idéal de tous ses vœux, si l'on pouvait venir à bout, dans ces deux articles, d'expliquer à ceux qui ont visité cette exposition la satisfaction qu'ils ont éprouvée, comme aussi de mettre devant les yeux de ceux qui ne la connaissent point les merveilles qu'ils ignorent.

I

La Société de l'Union des Beaux-Arts, qui a installé l'Exposition de cette année, est coutumière du fait, et elle n'en est point à son premier succès. Elle a déjà, à plusieurs reprises, donné des conférences, ouvert des concours, réuni des collections.

Elle tient à la disposition du public une bibliothèque, des dessins, des échantillons, des modèles, qui exercent sur la haute fabrication parisienne une influence non moins heureuse que puissante.

L'Exposition de cette année comporte une double visite et fournit un double sujet d'étude.

Tout le rez-de-chaussée, c'est-à-dire cet immense transept où manœuvraient à l'aise, au moment du concours hippique, les chevaux et les voitures attelées, est entièrement rempli par des produits industriels, ayant un caractère artistique. Il y a toute espèce d'objets, tout ce qui peut servir à l'utilité ou à l'agrément de la vie ; mais chacun de ces objets, au lieu d'être strictement limité aux exigences de sa destination, emprunte au dessin, à l'art, à l'ornementation, une grâce et un charme qui deviennent la parure de la marchandise. C'est ainsi que le goût du beau se réveille et se développe, en même temps que les besoins de la vie s'apaisent et se satisfont.

Tout à fait à l'extrémité du transept, à l'extrémité de droite, lorsqu'on pénètre dans l'édifice par l'entrée principale, on voit se dresser un escalier monumental. L'effet de cette architecture, à la fois sévère et grandiose, est tel que la pensée se reporte involontairement à l'escalier des Géants

placé en avant du palais des doges de Venise. C'est par là qu'on monte aux salles supérieures où se trouve la partie vraiment originale et vraiment neuve de cette Exposition. Je veux parler de cette incomparable collection de costumes empruntés, surtout, aux derniers siècles de l'histoire de notre pays. Ce ne sont plus, comme on le voit parfois au théâtre, des restitutions archéologiques, telles que M. Sardou les a fait exécuter sous ses yeux pour l'époque du Directoire. Ce ne sont plus des résurrections modernes, opérées sur de vieux souvenirs et des imitations de vêtements, telles que l'Odéon nous en montre dans la reprise du *Célibataire* et de *l'Homme marié*, ou la Comédie-Française dans *le Voyage à Dieppe*. Ce que contient chacune de ces vitrines, c'est bien, en effet, l'habit, la veste et la culotte portés par l'aïeul, aux petits soupers des encyclopédistes, ou par l'ancêtre aux réceptions de l'Œil-de-bœuf. Ce manteau de velours a traîné sur le marbre des Tuileries, et cette jupe de soie s'est assise sur le tabouret des duchesses.

Il y a encore à cet étage, dans ces espaces pour ainsi dire incommensurables, des salles d'une vaste étendue où s'étalent des expositions de dessin, et les produits des concours ouverts et récompensés par la généreuse initiative de l'Union des Arts. Mais ce serait sortir du sujet et entreprendre toute une tâche que de raconter cette œuvre de premier ordre, cet effort si intelligent et si élevé, pour rendre un peu d'inspiration et de vie aux allures banales de la fabrication mercantile. Il vaut mieux se contenter de diviser le sujet en deux parties et nous occuper tour à tour du rôle de l'industrie et de la signification du costume dans l'histoire.

II

Lorsqu'on pénètre dans cette vaste enceinte où les regards ne rencontrent de toutes parts que des objets à vendre ou à consommer, lorsqu'on voit étalés autour de soi les tapis, les glaces, les meubles, les étoffes et les rideaux, tout ce qui peut constituer un mobilier, orner un palais, garnir et égayer une chambre, on est tout étonné, en analysant sa propre impression, de ne rien ressentir d'analogue à ce qu'on pourrait éprouver dans un magasin ou dans un bazar. Le sentiment qui se produit en vous est à la fois plus haut et plus délicat. Il semble que l'idée de vente et d'achat, de besoin et d'usage devienne tout d'un coup absente de votre esprit, plus même qu'il ne pouvait vous arriver aux dernières expositions universelles de Paris, de Londres et de Vienne. Vous vous figurez plutôt que vous êtes dans un musée. Vous croiriez avoir devant les yeux les salles de l'hôtel de Cluny, ou certaines galeries de Kysington, tant les couleurs et les formes de tous ces objets

sont particulièrement exquises. Vous ne pensez plus à la fenêtre que doit abriter ce rideau de mouseline brodée, à la porte que doit recouvrir cette draperie de velours. Vous vous figurez malaisément les lèvres qui s'approcheront de cette coupe, ou les épaules sur lesquelles rayonnera ce collier.

Il ne faut pas trop s'étonner si, malgré les usages visibles auxquels sont destinés ces différents objets, l'esprit perd de vue cette destination domestique, pour se livrer à une admiration d'un ordre plus élevé. Il y a, en effet, dans le moindre bijou personnel, aussi bien que dans les plus vastes ensembles décoratifs, dans les objets les plus minimes et les plus microscopiques, comme dans les produits de la dimension la plus colossale, cette intervention supérieure de l'art, qui leur donne leur caractère et leur style.

III

Il ne manque pas de gens pour sourire lorsqu'on prononce devant eux cette formule si simple et si profonde : « *Les Arts appliqués à l'industrie* ». Ils déclarent n'y rien entendre, et au lieu de se plaindre de leur manque d'intelligence, ils cherchent leur revanche dans l'ironie, persuadés qu'on a la bonhomie de prendre leur dénigrement pour de la supériorité. Il faut donc expliquer à ces esprits obscurs et revêches ce que tout le monde a le mérite de comprendre d'instinct, si tout le monde n'a point la faculté de l'expliquer par la réflexion.

Il y a, entre la création de l'artiste et le produit du marchand, des différences absolues qui ne permettent point de les confondre.

Le sculpteur et le peintre, par exemple, donnent naissance à une œuvre unique, sur laquelle œuvre paraissent s'épuiser l'inspiration de leur génie et l'habileté de leur talent. C'est là que se sont concentrées et comme épanouies toutes leurs facultés pensantes et artistiques. Cette création, une fois appelée à la vie et réalisée dans le monde de l'art, représente si bien la personnalité de l'auteur, un éclair suprême de sa pensée, une incarnation idéale de tout son être, que le peintre comme le sculpteur hésitent à faire ce que l'on appelle une *répétition* de leur tableau ou de leur statue. Ils ne peuvent presque pas prendre sur eux de n'y point faire de *variantes*, tant le véritable artiste est incapable d'entrer dans le domaine de la pure fabrication. Dès qu'il ne s'agit plus pour lui d'exprimer une nouvelle idée et de trouver à cette fille de ses rêves un vêtement matériel, sa main se refuse à cette besogne devenue mécanique, et il passe au simple praticien l'ébauchoir et le ciseau.

Voilà pourquoi l'œuvre d'art proprement dite, fille de l'enthousiasme et mère de l'admiration, n'a pas de place marquée dans les accessoires et dans les utilités de la vie. Il est d'usage dans les

sociétés civilisées de tenir ces œuvres uniques à la disposition du public. Les grands seigneurs eux-mêmes, les fortunes exceptionnelles et privilégiées auxquelles sont accessibles de pareils luxes, n'ont point en quelque sorte accaparer pour eux seuls ces immortelles jouissances du genre humain. La société qui garantit les droits inviolables de la propriété, n'a rien à redire aux splendeurs matérielles dont ils s'entourent. Mais lorsqu'il s'agit du grand art, on dirait que leur droit devient moins sûr. Il ne s'agit plus, en effet, de cette richesse que le partage diminue ou que la jouissance affaiblit : les frises du Parthénon, telles que les a sculptées Phidias, donnent encore aux âmes neuves des impressions toutes fraîches et toutes puissantes.

S'il est facile de saisir et de déterminer le caractère essentiel d'une œuvre d'art proprement dite, s'il est aisé de reconnaître que, de sa nature, elle doit être absolument originale et unique, on comprend de même que le produit fabriqué ne se réalise pas dans les mêmes conditions et ne présente pas les mêmes caractères.

Tandis que la statue se tient debout aux portiques des temples, que les bas-reliefs s'étalent au sommet des colonnes, que les fresques se déploient dans les dômes gigantesques, arrivent le fondeur, le ciseleur, l'imprimeur et le photographe. Cette déesse ou ce héros qui transfiguraient l'humanité par leurs proportions colossales, se réduisent tout d'un coup, grâce à des procédés mécaniques, sans perdre, avec cette diminution de leur taille, de leur grâce ou de leur majesté. Le moule est fait ; et une fois qu'il est établi, une fois que les proportions de l'alliage ont été réalisées par quelque subalterne, suivant les formules données de la chimie, il n'est plus question d'attaquer avec le fer, ni la pierre, ni le marbre, il ne reste plus qu'à tourner le robinet, et le métal en fusion se transforme, pour ainsi dire, de lui-même en statuette.

De même, avec les procédés nouveaux de la photographie et de la galvanoplastie, les grandes peintures murales se dessinent et se gravent presque spontanément ; vous pouvez ainsi réunir dans un album tous les Musées de l'Europe ; et si vous n'avez point la couleur elle-même sous les yeux, il est très-certain qu'au point de vue de la forme géométrique, du jeu des rayons et de l'ombre, cet ingénieux emploi de la lumière est parvenu à réincarner l'original.

IV

Ces exemples nous montrent bien jusqu'ici comment un objet appartenant à l'art pur peut se multiplier par la fabrication industrielle. Il suffit de changer les dimensions de l'œuvre et les procédés de sa création, pour faire du Gladiateur mourant, du Moïse de Michel-Ange, ou du Colosse

de Rhodes, un simple sujet de pendule. Mais l'art multiplié par l'industrie n'est point encore précisément l'art appliqué à l'industrie. Il y a là une distinction à faire, en même temps qu'une explication à donner.

Je n'ai, dans cette Exposition qui m'entoure, qu'à étendre la main et qu'à saisir un objet au hasard ; je n'ai qu'à lever les yeux et à promener mes regards dans toutes les directions, chacun de ces produits que j'aperçois ou que je touche présente un double caractère. Il est créé tout à la fois pour le plaisir et pour l'utilité, pour donner à l'esprit une certaine satisfaction dans l'ordre du beau, en même temps qu'aux besoins matériels un contentement et un service dont ils ne sauraient se passer.

Les exemples les plus simples sont ici les meilleurs. Voici, par exemple, un petit meuble sur lequel la plus élégante des jeunes filles serait heureuse d'écrire ses lettres. Peut-on rien voir de plus gracieux que ces bois précieux aux teintes sombres, encadrant de larges plaques de porcelaine d'un bleu tendre, où s'estompent en nuances tendres les perspectives d'un paysage de printemps ? La véritable destination de ce petit bureau est bien connue de toutes nos lectrices. Réduite à la dernière rigueur, cette destination se borne absolument à soutenir la main et l'avant-bras, sans que les pieds de la table vacillent, à recevoir le papier, sans qu'il se macule ou s'écorche, à offrir au dedans un abri commode et discret où puisse se réfugier la lettre reçue et attendre la réponse commencée. Est-il besoin, pour atteindre un but si simple et si peu compliqué, de cette clef en argent ciselé, qui pend à votre aumônière, de cette poignée de bronze doré au feu, pour mettre le tiroir en mouvement, de ces filets d'incrustation claire, pour faire ressortir par le contraste la sévérité de la teinte fondamentale ?

Il y a donc, comme on le voit, autre chose dans ce petit meuble que le dessein de mettre à votre disposition ce qui vous est nécessaire pour écrire : il y a aussi l'intention et le parti pris de vous plaire, de satisfaire un sentiment que l'éducation a sans doute développé et épuré chez vous, mais que les natures les plus humbles et les peuplades les plus primitives ne laissent pas d'éprouver aussi : je veux dire le sentiment du beau, lequel, sans qu'on s'en aperçoive, joue cependant un si grand rôle dans notre vie.

Pourquoi, en effet, prendre ainsi pour exemples ces ameublements coquets, ces tentures splendides, ces cristaux étincelants, ces fantaisies coûteuses et ravissantes, en un mot, ces produits merveilleux d'un art si intelligent, si avancé, si supérieur ? L'art est comme la vie ; il est partout. De même que la vie anime de son souffle et emporte de son mouvement la création tout entière, depuis le jour où elle est sortie palpitante des mains du Créateur, de même, à notre insu et souvent malgré nos dénégations et nos résistances, l'art embellit

et transfigure ce qui, dans le domaine de la fabrication industrielle, échappe à la main la plus ignorante et la plus naïve. Étudiez à ce point de vue les collections ethnographiques du Louvre, si peu visitées et si peu commentées. Vous pouvez parcourir d'un bout à l'autre ces armes, ces vêtements ces ustensiles des populations primitives, et vous apercevrez là, comme pour le meuble exquis dont je parlais tout à l'heure, une intention visible d'ornementation et de décoration. Pourquoi ces bordures de verroterie, ces dessins de plumes éclatantes, ces lisérés de coquillages ? Il y a évidemment là une double intention, celle de se parer en même temps que de se couvrir. Il y a, à l'Union des Arts elle-même, toute une série de costumes annamites et orientaux, où éclate au plus haut degré ce besoin d'admirer qui poursuit l'homme jusque dans la pratique de l'utile.

Une fois qu'on est entré dans ce courant d'idées, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il ne faut plus parler d'exemples, ni citer, pour établir cette thèse, aucun objet particulier. Il m'est absolument impossible de découvrir aucun produit de la main de l'homme, quelque humble, quelque grossier, quelque hâtif qu'on le suppose, qui ne porte en lui une empreinte indélébile du beau, du beau réduit, si l'on veut, à ses éléments les plus simples, mais certainement accusé et exprimé par l'ordre, l'harmonie et les proportions, par l'assortiment des couleurs, par la dépense d'un travail qui n'aboutit pas dans l'ordre utilitaire. C'est ainsi que le pâtre des Alpes ou des Pyrénées sculpte avec le fer le manche de son couteau, non pas seulement dans une vue de lucre, mais pour sa propre satisfaction, puisqu'il conserve dans sa poche, à son usage personnel, la plus réussie de ses œuvres. N'est-ce pas là précisément la même action et la même intention qui vaudront à l'art moderne les manches de poignards et les fourreaux d'épées de Benvenuto Cellini ! C'est par une même inspiration esthétique que le sauvage des tribus américaines orne de dessins et de gravures le manche de son casse-tête. C'est ainsi que cet élan mystérieux vers le beau soulève, pour ainsi dire, toute poitrine humaine, tandis qu'il est donné à un petit nombre seulement de le concevoir sous un type pur et irréprochable, et à un nombre moins grand encore de peuples et de civilisations de le réaliser par une fabrication intelligente et scientifique.

V

L'art appliqué à l'industrie n'est donc pas autre chose, comme on le voit, que la traduction d'abord spontanée et nécessaire, puis volontaire et réfléchie, de ce sentiment du beau auquel les hommes obéissent par instinct, que les artistes transfigurent par inspiration, et que l'ouvrier applique par l'enseignement.

Toutefois, comme l'objet acheté à l'industrie ne cesse d'avoir pour but la satisfaction d'un besoin matériel, comme le rideau doit défendre du froid, le chenet recevoir la bûche, le fauteuil supporter le corps, l'intervention de l'art ne peut point aller jusqu'à une domination exclusive. L'art reste, quoi qu'il fasse, subordonné à l'utile. Il cesse d'être l'essentiel et passe à l'état d'accessoire. Tandis que l'ustensile ou le meuble gardent et remplissent leur destination fondamentale, la part qu'il prend non plus à la constitution, mais à l'embellissement du produit, s'appelle d'un mot très-simple et tout à fait expressif, *l'ornement*.

Il est difficile peut-être de trouver dans toute notre langue un mot plus juste dans son sens propre et en même temps plus élastique dans son application. Ce serait à désespérer de faire jamais l'étude complète de ce Protée qui emprunte tant de formes diverses, si l'on ne parvenait à classer ses différents moyens de parer la matière et de lui donner quelque physionomie. On voit d'ici, sans qu'il soit besoin d'y insister, l'immense étendue de ce domaine : l'arrangement que la mendiant donne aux haillons qui la couvrent, ou la folle aux loques dont elle joue, constituent, à proprement parler, un ornement, aussi bien que les revêtements de bronze et d'airain dont on parait les monuments antiques, aussi bien que les mosaïques de bois et de marbre précieux qu'on étend sur le parvis de nos plus somptueux édifices.

Cette science de l'ornement est malheureusement encore à faire ; non pas qu'il manque, dans l'enseignement, de professeurs instruits, ni dans l'industrie, de praticiens habiles ; mais ce qu'on n'a point encore assez cherché jusqu'à présent, c'est ce que j'appellerais volontiers la loi philosophique de l'ornementation, afin de pouvoir éclairer les procédés et hâter les progrès de la pratique. Il faut appeler de tous ses vœux le moment où les industriels, cessant de flotter entre l'immobilité de la routine et les hasards de l'innovation, prendront la peine de s'instruire avant de créer et de se donner à eux-mêmes une raison de leurs tentatives.

VI

On pourrait, ce me semble, pour instituer une étude complète de l'ornementation dans l'art industriel, la distinguer en trois espèces :

- 1° L'ornementation architecturale ;
- 2° L'ornementation mobilière ;
- 3° L'ornementation personnelle.

L'ornementation architecturale s'explique par le nom même qu'elle porte. L'architecture en est le type le plus exact et le plus complet. Là, en effet, l'ornement n'a absolument pas d'existence particulière. Détachez par la pensée ou avec la main la moulure de la porte, le cul-de-lampe du

balcon, le fronton de la fenêtre ogivale, vous n'avez plus devant vous qu'un travail énigmatique dont l'exécution peut garder quelque mérite, mais dont l'emploi a perdu toute signification. L'Union des Beaux-Arts n'avait point à entrer dans ce domaine, et ce que nous avons sous les yeux, exécuté dans un autre ordre de travail que l'architecture, appartient presque tout entier à la seconde espèce d'ornementation, l'ornementation mobilière.

Il s'agit ici d'objets séparés, ayant chacun leur décoration, leur valeur, leur usage propre : soient, par exemple, un fauteuil, une garniture de cheminée, un tapis, etc. Chacun de ces objets a sans doute son existence, comme aussi sa beauté personnelle : il lui appartient, comme le dit La Fontaine, *d'être agréable en soi*. Il est donc permis, il est donc logique de les considérer à part, comme si chacun d'eux avait son commencement et sa fin en lui-même, abstraction faite de toute solidarité et de tout rapport avec ce qui l'entoure.

Si ce point de vue d'isolement est possible, à la rigueur, et s'il y a là une beauté propre dont on peut et dont on doit tenir compte, il n'en est pas moins certain, d'un autre côté, que ces mêmes objets dont on parle sont absolument soumis à la nécessité d'un ensemble : Aux côtés du fauteuil, viennent se grouper les chaises; par devant se dresse la table; la cheminée leur fait face, et tout le mobilier de l'appartement repose sur la molle épaisseur du tapis. Il est bien évident que, dès lors, la simultanéité et la juxta-position de ces ornements instituent entre eux des rapports dont il faut tenir compte. La beauté individuelle ne suffit plus; il faut qu'elle rentre dans l'ensemble, qu'elle se mette au ton de cette harmonie, qu'elle donne sa note dans ce concert; autrement l'éclat même de sa splendeur et jusqu'à l'originalité de sa forme dégénéreraient en laid, et deviendraient choquants pour le goût.

C'est ce rapport exact que le sentiment du beau attend et exige des parties les plus diverses et souvent les plus minutieuses de l'ornementation générale qui constitue, à proprement parler, le *style*. Un candélabre d'autel, une mitre d'évêque, une stalle de chœur ne répondent point suffisamment aux exigences du goût pour avoir, en effet, dans les étroites limites de leur individualité, leur grâce, leur richesse et leur majesté; il faut encore que ce candélabre placé sur l'autel, cette boiserie qui tapisse le chœur de la cathédrale, cette mitre qui figure dans les cérémonies, rentrent dans le style adopté pour l'architecture de l'édifice et pour l'époque des autres ornements.

L'ornementation personnelle n'est pas soumise aux mêmes exigences. Elle se borne à la création et à l'embellissement d'un objet individuel, par exemple, d'une montre, d'un anneau, d'un éventail, d'un parapluie. Chacun de ces produits peut être conçu et exécuté isolément. Tel est, par exemple, un canif, un couteau, un porte-monnaie

qu'on met dans sa poche, un portefeuille qu'on garde sous son bras : en un mot, tout ce qui ne fait point partie d'un ensemble décoratif, tout ce qui, par conséquent, n'a à répondre que de lui-même.

C'est une des tendances et une des délicatesses de l'art moderne, dans ses applications à l'industrie, d'avoir étendu en même temps que resserré ces liens de solidarité qui constituent, à travers les variétés de l'inspiration et les fantaisies du caprice, un style et une époque. L'ornementation personnelle tend à rentrer de plus en plus dans les grandes lois qui gouvernent l'ornementation mobilière et l'ornementation architecturale. Il n'est pas besoin d'autre preuve que le témoignage même de notre langue; elle a tout récemment changé ses façons de parler. On ne dit plus comme autrefois, les habits, les vêtements d'un homme ou d'une femme; je n'entends dans les conversations, je ne vois plus dans les prospectus ou sur les enseignes, que le mot *costumes*, *costumes* de femmes et *costumes* d'enfants, *costumes* de campagne, de voyage ou de soirée, *costumes* de terre, de mer ou de montagne, si bien qu'il semble que le consommateur soit plus en peine de se travestir que de s'habiller.

Nous n'insistons point sur cet exemple de la toilette : aussi bien allons-nous trouver cette importante question dans la seconde partie de ce travail. Ce que l'on peut dire, en attendant, c'est que la montre, l'anneau, la chaîne, le parapluie dont nous parlions tout à l'heure, peuvent, eux aussi, pour peu qu'on y mette de bonne volonté et de recherche, rentrer dans tel ou tel style qui rend plus étroites et plus difficiles, en même temps que plus satisfaisantes et plus artistiques, les conditions de l'exécution. A ce point de vue par exemple, on comprend très-bien qu'une femme ne puisse pas prendre en main le premier éventail venu, et qu'au moment de se mettre en chasse avec une casaque historique, il faut prendre garde à la monture de son poignard et au manche de son fouet pour ne point commettre de solécisme.

C'est ainsi que tout se répond et que tout s'assortit au point de vue de l'industrie, dans une immense synthèse. Dans la construction de l'édifice ou du palais, c'est l'architecte et le sculpteur qui donnent le ton à l'œuvre tout entière; c'est à eux qu'il appartient de concevoir le beau, l'idéal, dans les formes et sous les apparences qui répondent le mieux aux besoins et au génie de l'époque. Cette donnée primordiale est nécessaire; l'art de la décoration la reçoit sans la modifier. Bien que cet art soit en quelque sorte subalterne de sa nature, bien qu'il doive à toute force se plier à ce qu'on lui impose, il est souvent fâcheux que l'architecte lui-même n'ait pas des notions plus précises en ce qui concerne la *décoration*, l'*ornement*.

A partir de la donnée monumentale, tout le reste suit de lui-même. Les décorations mobilières en dérivent comme l'accessoire et comm-

le complément des grandes lignes architecturales. L'ornementation va ensuite en s'éloignant peu à peu de cette donnée, sans lui ôter son caractère bien défini. Les grandes draperies qu'on dispose dans les entre-colonnements ne diffèrent guère des chapiteaux ou du fronton, et les franges qui garnissent les sièges, depuis le trône jusqu'au tabouret de pieds, ne doivent plus, dans une décoration bien entendue, s'écarter d'une même loi et d'une même conception.

Ce phénomène du style, dans chaque époque de l'art, est assurément un des faits les plus curieux et les plus instructifs qu'on puisse signaler; l'étudier dans sa suite et dans son ensemble, c'est embrasser d'un bout à l'autre l'histoire de l'humanité; c'est faire plus encore, c'est montrer dans les manifestations de l'art la physiologie propre de chaque peuple et le secret même des civilisations.

N'est-il pas facile de reconnaître dans l'art indien et dans les manifestations primitives de l'architecture orientale l'époque où les hommes, saisis et comme dominés par le spectacle envahissant de cette nature luxuriante, étaient incapables encore de comprendre la supériorité de l'idéal et de la perfection dans les formes sur la brutale exubérance des masses. C'est l'époque de la richesse supplantant à la beauté, du colossal pris pour le grandiose, de l'énorme accepté pour le parfait. C'est le temps des Dieux aux trente bras, comme si cette multiplication de l'instrument extérieur de la force humaine pouvait équivaloir jamais à la robuste harmonie de l'Hercule grec. L'Égypte contemporaine du premier développement des sciences, et tout enivrée de l'idée de l'ordre et des proportions qu'elle a découvertes dans le monde physique, subordonne toutes les manifestations de la beauté à la rigueur et à la précision des lignes géométriques les plus élémentaires. C'est l'époque de la forme pyramidale, des divinités enveloppées dans leur gaine immobile, des statues dont les bras demeurent attachés aux flancs. Cet art majestueux et roide va bientôt se développer et s'épanouir au soleil fécond de la Grèce, et les statues de l'artiste Dédale, avec leurs mouvements humains et leurs attitudes naturelles, passeront aux yeux des contemporains émerveillés, pour des personnes vivantes. Cette même animation pénétrera l'art grec tout entier, comme un véritable souffle et comme une sève ardente; l'heureux génie de ces populations privilégiées a conçu et réalisé le beau humain dans une mesure telle que la postérité, en lui demandant des modèles, désespérera, à bon droit, de les égaler jamais. C'est là, et non pas aux lointaines origines du monde naissant qu'il faut placer vraiment cette première fleur de la beauté nouvelle dont parle le poète épicurien.

Le génie romain, auquel on a le tort de refuser parfois toute intervention et toute influence dans les arts, ne laisse pas d'avoir eu, lui aussi, son caractère et son autorité. Malgré les influences et malgré les corruptions de l'art grec dégénéré, il

imprime à l'œuvre de ses mains un cachet d'immuable grandeur et d'incorrupible majesté; et lorsque l'ambassadeur romain offrait aux peuples étonnés la paix ou la guerre dans un des plis de son manteau, je ne comprends plus cette parole appliquée à un autre vêtement qu'à l'ampleur et à la dignité de la toge.

On pourrait de même marquer d'un trait caractéristique chacune des époques souvent un peu flottantes et un peu indécises qui se sont succédées entre l'art ancien et l'art moderne. Les périodes byzantines, musulmanes, gothiques ont tour à tour renouvelé tout le système de l'ornementation et apporté des principes entièrement nouveaux. Il serait bien à souhaiter que les jeunes artistes, que les grands industriels eussent, à cet égard, des connaissances plus étendues, plus précises, plus raisonnées. L'étude même attentive des modèles et des monuments est bien loin de suffire à la formation du goût. Ce n'est pas assez d'avoir manié des collections pour développer et pour régler en soi le génie créateur, de la même façon qu'il ne suffit point d'assister de sa personne aux grands phénomènes de la nature, pour en surprendre les secrets et pour en pénétrer les lois.

Il est permis, dans une certaine mesure, de considérer comme une espèce d'archaïsme l'usage industriel des différents styles que nous avons mentionnés jusqu'ici. Mais, à partir des derniers temps du moyen-âge ou, si l'on veut, des premières tentatives de la renaissance, l'art de la décoration et de l'ornement commence à rentrer tout à fait dans les conditions de la vie moderne. Le style Louis XIII, le style Louis XIV, le style Louis XVI habitent nos appartements, habillent nos personnes, impriment leur cachet à nos monuments. Il en va de même du style du premier Empire. C'est là surtout qu'on peut voir jusqu'à quel point la connaissance exacte d'une époque vient en aide au décorateur et à l'ornemaniste. Le sentiment de la réalité vivante ou l'exactitude des connaissances historiques donnent aux œuvres d'art, même dans les sphères moins élevées de l'industrie, une précision, une fermeté, une vigueur, qui manquent souvent à une ornementation conçue d'après des données inexactes sur l'antiquité.

VIII

Cette faiblesse évidente dans l'éducation des artistes et des industriels, comme aussi dans les impressions de la foule qui se groupe autour de ces étalages incomparables, ne laisse pas de jeter quelque trouble et quelque regret dans un esprit vraiment amoureux de l'art, et soucieux d'en assurer le progrès. Comment se fait-il que l'Union des Arts, au sein de laquelle il est facile de compter tant d'hommes éminents, n'ait pas essayé de mettre à profit cette occasion unique pour inaugurer des

conférences et des lectures comme on en rencontre, je crois, chez tous les peuples civilisés, excepté dans notre pauvre France. Il ne s'agirait plus, bien entendu, de solliciter gratuitement l'amour propre de quelque débutant ou de mendier le discours de quelque orateur. Il n'y a absolument aucune raison pour que les classes riches et intelligentes sollicitent sans pudeur et acceptent sans honte l'aumône de la parole, comme elles ne rougissent point de le faire chez nous. N'est-il pas vrai, chères lectrices, que vous regarderiez comme une véritable bonne fortune de vous voir expliquer, en présence des plus beaux produits qu'elles ont enfantés, les lois du beau dans l'art pur, dans l'ornement et dans l'industrie? Il ne manque pas, dans cet immense palais, de salles vides et muettes, et l'on sortirait de ces entretiens avec l'heureux désir de vérifier soi-même, dans cette vaste expo-

sition, les explications qu'on aurait entendues et les vérités qu'on aurait acquises. On ne verrait plus alors tant de gens, arrivés au bout de leur admiration et incapables de la soutenir par une intelligence suffisante, errer au milieu de ces merveilles et y promener, au bout de peu de temps, le regard indifférent d'un somnambule. Tout se classerait dans l'esprit; et l'imagination tour à tour surprise et égarée, ne confondrait plus, comme elle le fait trop souvent, les styles et les époques, tellement que, faute d'un enseignement pour les avertir, bien des personnes n'emportent d'un pareil spectacle qu'une véritable altération du goût.

Il s'agit maintenant de gravir l'escalier monumental et d'aller chercher au premier étage l'admirable *Exposition des costumes*.

ANTONIN RONDELET.

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

MANUEL DU VISITEUR DU PAUVRE

PAR DONA ARENAL DE CARRASCO.

Traduit par une Fille de la Charité.

Excellent livre qui nous vient de la déplorable Espagne. Dans ce pays si profondément troublé par la Révolution, la littérature ne tient guère de place, mais le catholicisme, son esprit, ses dogmes, ses œuvres, ont eu cependant le privilège d'inspirer quelques âmes supérieures, qui se sont souvenues que Castille et Aragon avaient régné par l'intelligence aussi bien que par les armes; Donoso-Cortez, l'homme à la parole ardente, le défenseur des droits de l'Église; Balmès, cet éloquent apologiste; Fernan Caballero, ce charmant romancier, et l'auteur qui nous occupe en ce moment, et qui s'inspire admirablement de l'âme de saint Vincent de Paul, suffiraient à prouver que la religion, qui a fait la gloire de l'Espagne, seule nourrit encore sur cette terre, jadis privilégiée, des âmes élevées, des esprits enthousiastes et des caractères généreux.

Madame Arenal de Carrasco connaît parfaitement les pauvres et la profondeur de leurs

misères; elle sait comment, avec quelle discrétion, quelle délicatesse et quelle bonté on peut, on doit les soulager. Son *Manuel de Charité* est dicté par le cœur, et éclairé par l'expérience; les plus vieux visiteurs des pauvres, les dames de charité les plus consommées dans ce pieux ministère, gagneraient à lire ce livre, à la fois spirituel et pratique, touchant et convaincant. Il serait aussi d'une excellente lecture dans les assemblées, conférences, etc., où l'on s'occupe des soins et de la visite des indigents. Je citerai un passage sur l'exactitude, qui est plein de sens et plein d'âme:

« Que l'exactitude à porter des secours est chose nécessaire! C'est un devoir si facile à remplir et qu'il est si horrible d'oublier! A peine conçoit-on qu'il soit nécessaire d'en parler à des personnes engagées volontairement à visiter le pauvre. Voilà une famille plongée dans la misère, la mère n'a que des larmes à donner à ses enfants qui demandent du pain; comme elle compte les heures de cette matinée qui doit vous amener auprès d'elle! que de fois elle ouvre la fenêtre, écoute, épie le moindre bruit... La nuit arrive, la porte se ferme, plus d'espoir! celui qui devait consoler cette pauvre famille a été à ses affaires, à

ses plaisirs, et ce secours, resté dans son portefeuille, ne dit rien ni à son cœur, ni à sa conscience! Ces bons sont le pain du pauvre, sa légitime propriété. Nous trompons la confiance de celui qui nous donne la sainte mission de consoler les affligés, chaque minute de retard est une fraude : qui sera responsable du désespoir de cette famille espérant en vain? qui sera responsable du blasphème que formulent ces lèvres, du crime que médite ce cœur, peut-être! les tribunaux humains ne nous condamneront pas, mais le tribunal de Dieu!...

Quoique l'auteur n'écrive que pour les personnes engagées dans les œuvres de charité, chacun de nous peut s'appliquer ces paroles; nous connaissons toutes des pauvres, et souvent leurs besoins, leur faim, leur nudité ne viennent qu'après toutes les affaires, après tous les plaisirs. A eux les derniers restes : — restes de table, restes de temps, restes d'argent...

Voici maintenant des conseils féminins et tout à fait pratiques :

« Comme le désordre dans les vêtements est presque toujours la faute des femmes, c'est à elles surtout qu'il faut s'adresser, en en appelant à leurs affections tendres, à leur amour-propre, à leur instinct d'abnégation. Un objet qu'elle ne soignerait pas pour elle-même, votre protégée le soignera, parce que c'est vous qui le lui avez apporté, ou le jour de sa fête, ou le jour de la vôtre, en le lui offrant comme souvenir. Elle se mettra peut-être à coudre, parce que vous lui aurez donné une petite boîte contenant du fil, des aiguilles, un dé. Elle le fera par gratitude, par le désir de vous plaire. Admirez la beauté de ses enfants, qui ressortirait bien davantage si on leur lavait le visage, et un jour, en badinant, tirons de notre poche, un morceau de savon, et demandons : Qui saura bien se laver ? et à celui qui se laissera faire sans pleurer, offrons un petit présent... »

Cela n'est pas bien difficile, mais cela n'en est pas moins bon. Le chapitre sur les malades et sur le soin qu'on doit prendre de leur faire plaisir, est bien touchant. Il y a là une histoire, bien mouvante, de poires, qui ont amené la conversion d'un mourant.

Je voudrais que nos jeunes lectrices connussent ce livre; elles y apprendraient pratiquement la vertu, reine du christianisme, la vertu qui a réconcilié les païens avec l'austérité de la croix, la vertu sans laquelle notre monde moderne sombrera dans un grand naufrage, — la charité, et elles auraient un charmant volume de plus dans leur bibliothèque (1).

(1) Chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris. Un petit volume. Prix : 75 centimes.

JOURNAL D'UN VOLONTAIRE D'UN AN

PAR M. VALÉRY RADOT.

Toutes nos lectrices connaissent les nouvelles lois militaires, elles les connaissent par l'inquiétude et la préoccupation que ces lois nécessaires, inévitables, hélas! ont jetées au foyer paternel; elles-mêmes se sont émues sur le sort de leur frère, *Volontaire d'un an*, qui allait quitter pour la caserne, le doux *home*; pour les corvées et les marches, de tranquilles études; pour des compagnons pris au hasard, des relations douces et choisies. Elles ont pleuré en recevant les premières lettres du cher absent, celles où, sous une gaieté d'emprunt, il déguisait ses premières épreuves, où il décrivait le lit peu moelleux, le réveil matinal, les rudes travaux, les courts repas, la camaraderie un peu grossière de ses nouveaux émules, pris la veille à la charrue ou à l'établi.

Un jeune volontaire a raconté avec sincérité, en un volume, sa vie d'un an, jour par jour, avec une franchise qui gagne la confiance. Il n'a pas dissimulé les épreuves de ce rude noviciat militaire; il n'a caché ni les dégoûts, ni les sueurs, ni les courbatures, ni les fatigues, ni les tristesses, mais tout en mangeant de la vache enragée, il a trouvé que, comme le disait madame de Girardin, c'est un plat qu'il faut connaître. On peut conclure, en effet, de ce travail, que les jeunes gens les mieux élevés et les mieux trempés ne peuvent que gagner à cette année de sacrifices, de labeur et d'obéissance. Leur intelligence n'y perdra point; leur caractère y gagnera et s'y fortifiera.

Nous recommandons cet ouvrage aux pères et aux mères de famille; beaucoup d'esprit l'assaisonne, et les parents y apprendront à connaître les détails du stage réservé à leurs fils; ils en apprécieront les avantages, ils en verront les périls, et, bien informés, ils pourront exhorter et prévenir (1).

HISTOIRES A MES PETITES FILLES

PAR MADAME DE VILLEBLANCHE.

Nous recevons à la dernière heure un charmant volume destiné aux enfants; l'auteur, familiarisée avec son jeune public, sait les histoires qui trouvent le chemin du cœur et de l'esprit des petites filles; un dialogue spirituel et vif enveloppe à souhait de sages leçons, et le volume est si bien imprimé, il est orné de si jolies gravures, que nous connaissons peu de livres d'étrennes qui puissent lui être préférés (2).

(1) Un volume, librairie Hetzel. Prix : 3 fr. 50.

(2) Un beau volume, prix : 3 fr., chez Bernardin-Béchet, 31, quai des Grands-Augustins, Paris.

CONSEILS

X

LES PLAISIRS

Voici l'hiver, saison des plaisirs, — saison de misère, — saison du plus grand des plaisirs, la charité; l'hiver avec ses longues nuits, les froides morsures du vent, ses ouragans de neige et de pluie, l'hiver avec ses spectacles et ses fêtes!

La jeunesse est avide de ces divertissements, qui, plus tard et lorsqu'on parvient à l'automne de la vie, apparaissent si creux et si puérils; une femme de quarante ou de cinquante ans, invitée à une soirée ou à un bal, et prête à endosser le somptueux harnais qu'elle voit préparé : la charmante coiffure de dentelles et de fleurs, la robe de satin gris ou brun, fait souvent ce qu'a fait un jeune homme de mes amis : il se déshabilla et se coucha en disant :

« Cela ne vaut pas la peine. »

Nous n'attendons pas de vous, chères lectrices, une pareille philosophie; vous aimez un peu le monde; une soirée de famille et d'amis vous amuse; une grande soirée vous émeut; un bal vous préoccupe; un concert vous intéresse; une partie de spectacle réveille votre imagination et vous poursuit longtemps encore après que le rideau s'est abaissé, que *Valentine* a repris son waterproof et ses caoutchoucs, ou son coupé si l'artiste est une étoile, et *Faust* ou *Raoul* son paletot et son parapluie. Rêves, enchantements, illusions sont de votre âge, et rencontrent autour de vous l'indulgence; pourtant, entre ces plaisirs, les uns permis, les autres tolérés pour quelques-uns, défendus pour le plus grand nombre, il faut faire un choix, et ne pas se décider pour ce qui amuse davantage. Je crois que les représentations théâtrales pourraient être dans ce dernier cas; l'imagination, le cœur, les yeux, les oreilles sont captivés par ces scènes chimériques, qui nous transportent hors du réel, dans un monde factice, qui ne vit que de passion et de mensonge.

« Entre tous les divertissements que le monde a inventés, disait Pascal, il n'y en a point qui soit plus à craindre que la comédie. »

S'il parlait ainsi au temps de Louis XIV, lorsque la comédie ne représentait que ces pièces magni-

fiques, honneur de la langue française, le *Cid*, *Andromaque*, *Polyeucte*, *Iphigénie*, que dirait-il aujourd'hui? Alors la vertu figurait sur la scène, aimable, honorée, triomphante; aujourd'hui des fautes et des crimes, dont le nom doit vous être inconnu, forment la trame des scènes théâtrales. Les cérémonies les plus saintes de notre religion se sont jouées devant la rampe, et si vous assistiez à *Robert* ou à la *Juive*, vos yeux seraient offensés à la vue des acteurs revêtus des ornements consacrés à l'autel, et vos oreilles attristées en entendant nos chants religieux, nos hymnes sacrées, mêlés aux chansons bachiques. Je ne parle ici que des pièces sérieuses, tragédie, haute comédie, drame, grand opéra; si nous descendons, que rencontrons-nous? le ballet, scandale des yeux; le vaudeville, scandale des oreilles; une fille délicate et modeste, une chrétienne peut-elle impunément affronter de tels spectacles et de tels discours? Si vous hésitez à cet égard, écoutez donc les paroles de Massillon:

« Vous me demandez sans cesse si les spectacles sont innocents pour les chrétiens? Je n'ai à mon tour qu'une demande à vous faire: Sont-ce les œuvres de Satan ou celles de Jésus-Christ?... Pouvez-vous rapporter à Jésus-Christ les plaisirs des théâtres? Et avant que d'y entrer, pourriez-vous lui dire que vous ne vous proposez dans cette action que sa volonté, sa gloire et le désir de lui plaire?... »

A cette demande du grand évêque la réponse ne saurait être douteuse.

Nos lectrices, éclairées et pieuses, nous permettront de leur offrir ces courtes réflexions, à l'entrée de cette saison qu'on nomme celle des plaisirs; que de fois ces plaisirs dangereux ont perdu de jeunes âmes, et combien d'autres elles ont laissé profondément désenchantées! Les plaisirs sains et saints, ceux qu'on goûte en famille, avec quelques amis, les nobles plaisirs de l'esprit, les plaisirs plus doux, plus nobles encore de la charité ne laissent ni ennui, ni amertume, ni dégoût. Demandez plutôt à une femme du monde, et si elle est sincère, elle vous dira ce que lui ont

coûté en bonheur, en tranquillité, en santé, les grands bals, les théâtres, les fêtes, charmants d'apparence et pleins de cendre sinon de fiel !

Usez donc des plaisirs, mais en sachant faire parmi eux un choix qui ne laisse pas de place au repentir; défiez-vous du théâtre, défiez-vous des plaisirs publics en général, et préférez-leur des réunions d'amies, de parents; un joli dîner, une soirée intime, un petit bal même, entre gens qui se connaissent et s'estiment; voilà des amusements qui laissent la bourse en paix et ne troublent ni le cœur ni la conscience. Après une soirée passée avec ses amies et sa famille, on se réveille en bonne disposition pour la journée; la prière, le travail, le devoir enfin ne sont pas troublés par un souvenir ardent des plaisirs de la veille, une musique étrangère, inconnue, enivrante, ne jette pas

ses accords dangereux parmi vos pensées habituelles; vous n'aurez pas fait non plus des dépenses folles, et vous trouverez dans votre caisse de ménage ou dans votre épargne de jeune fille, quelques pièces de cinq francs pour les pauvres. Ce ne sont pas des plaisirs qu'ils demandent, eux, c'est le strict nécessaire, c'est le pain pour apaiser la faim; c'est un vêtement pour couvrir des membres glacés; c'est, pour cet enfant malade, un œuf ou un bouillon; pour ce vieillard, un verre de vin. Que de bons de pain et de viande dans un billet de spectacle! que de bons gilets de laine, pour couvrir des poitrines souffreteuses, dans cette couronne de fleurs! que de loyers, le loyer, ce souci du pauvre! dans cette robe de gaze! Réfléchissez, comparez et choisissez.

M. B.

FABIENNE ET SON PÈRE

I

LA FIN DE LA CLASSE.

L'ÉTUDE du soir finissait au collège de C...; les portes, enfin ouvertes, vomissaient le flot bruyant des écoliers; les petits couraient en avant, affolés d'air et de liberté; les grands, rhétoriciens ou philosophes, marchaient par groupes, allumaient d'un air vainqueur cigares et cigarettes, et la casquette sur l'oreille, devisaient avec vivacité. Les philosophes surtout se montraient prodigieusement animés, et il était évident que ce n'étaient ni Leibnitz, ni Malebranche, ni Condillac, ni Dugald-Stewart, qui excitaient leur verve.

« Vous verrez tous, disait un des plus grands, vous verrez que, cette fois-ci, le père Dallines sera décafé.

— Ah! bah! il est solide, le père Dallines; il est très-bien vu dans la ville, et il est au mieux avec le recteur d'académie.

— Je te dis que ton recteur n'est rien, est zéro devant l'inspecteur, et tu es bien aveugle si tu n'as pas vu la mine que faisait l'inspecteur aujourd'hui même, pendant la leçon.

— Il est évident, dit un élève qui avait une

physionomie sérieuse, que si monsieur l'inspecteur est spiritualiste, la leçon d'aujourd'hui n'était pas faite pour lui plaire, c'était du matérialisme le plus pur.

— Le grand mal! s'écria un gros garçon. Je crois à ce que je vois, à ce que je sens, à ce que je goûte.

— Toi, tu devrais faire ta philosophie au café du *Bon Goût*, chez Chouchou, en buvant du cassis mêlé, et en jouant au billard; tu fais partie, on le sait, du joli troupeau d'Épicure.

— Eh bien, moi, dit un autre jeune homme, si l'on casse aux gages le père Dallines, je ne le regretterai pas du tout: cette petite doctrine éclectique aboutit tout droit au néant; ce que je trouve désolant et absurde. Remarquez donc, messieurs, qu'en parcourant, comme il l'a fait aujourd'hui, l'histoire de la pensée humaine, il commente Socrate et Platon, il glisse sur Thomas d'Aquin, sur Bacon, sur Descartes, sur Malebranche; mais il insiste sur les Allemands; il est panthéiste avec Schelling; matérialiste avec Hegel; impie avec tous, et si cela dure, je prierai mon père de me retirer du collège et de me faire faire ma philosophie au petit séminaire; cela m'ennuie de m'entendre répéter tous les jours que si rien ne vient de rien, cela retourne à rien.

Cette protestation, qui ne manquait pas de cou-

rage, car, hélas ! de nos jours, parmi les jeunes gens, le doute flétrit les uns, le respect humain abaisse les autres, fut accueillie par un silence. Pourtant un des rieurs de la bande cria :

« Bravo ! Gaston, je ne désespère pas de te voir enseigner la Somme de saint Thomas à ton petit séminaire.

— Il n'est pas question de cela, dit l'autre ; il est question de ne pas nous abrutir dans les nuages et la fumée des Allemands.

— Pour moi, dit un jeune garçon, dont le masque pâle n'avait pas une expression douce, je serai enchanté de voir décamper le père Dallines, non à cause de sa philosophie, dont je me moque, mais parce que cela fera enrager son cancre de fils, ce Raymond, qui ne fait rien, et que tout le monde ici ménage. Mon petit frère est dans la même classe, et il faut entendre ce qu'il en dit.

— Mais cette pauvre famille, que deviendra-t-elle, si M. Dallines est privé de sa place ? Je les plains, moi !

— Tu es magnanime, toi, Eugène, car il est connu que le père Dallines ne te ménage guère.

— Ça m'est égal, je ne lui veux pas de mal, ni à Raymond Dallines non plus.

— Ni à mademoiselle Fabienne non plus, peut-être ! elle est fort gentille mademoiselle Fabienne.

— Je te dis que ça m'est égal ; mais que j'aurais du chagrin de voir ces pauvres gens réduits à rien.

— Calme-toi, Eugène, répondit un jeune homme qui n'avait pas encore parlé ; il est de notoriété publique que si M. Dallines n'a d'autre bagage que ses cahiers de professeur, sa femme, qui était fille d'un notaire, prédécesseur de mon père, avait de la fortune ; la maison où ils demeurent leur appartient.

— Et comment se fait-il qu'une bonne bourgeoisie, ayant pignon sur rue, ait eu la fantaisie d'épouser le père Dallines ?

— Est-ce que tu crois que le père Dallines a toujours eu des lunettes bleues, des joues pendantes et un ventre trop majestueux ? C'était un joli garçon, jadis, *in illo tempore* ; il parlait comme un ange, il faisait un cours sur les poètes allemands et anglais, que suivaient toutes les jeunes filles de la ville, mademoiselle Vital comme les autres ; et voilà comment il se fait qu'elle soit devenue madame Dallines, l'éloquence du professeur l'a vaincue.

— Eh bien, je crois que nous n'en jouirons plus guère, de cette éloquence, dit l'écolier qui le premier, avait ouvert l'entretien. Et sur ce, bonsoir, vous autres, me voici à la maison.

Ils étaient arrivés à la bifurcation de plusieurs rues, et ils se séparèrent, les uns courant, les autres savourant les derniers restes des cigares, fruit défendu, qu'ils allaient jeter avant de rentrer chez eux.

INTÉRIEUR DE FAMILLE.

C'était une belle maison que celle du professeur Dallines, maison de province, tranquille, aérée, à la physionomie respectable, et qui avait vu naître et mourir bien des générations ; elle portait la date de 1750 sculptée parmi les ancras de sa façade. On y montait par trois marches en pierre, toujours blanches et nettes ; car la ville où se passent ces scènes est située bien au nord de Paris ; on entrait dans un vestibule dallé en marbre et boisé à l'ancienne mode. Un escalier avec une belle rampe à balustres menait au premier étage. Une porte au fond descendait dans un jardin où le professeur cultivait une collection de glorieux, célèbre dans le pays. Des portes de chêne, aux ferrures de cuivre, conduisaient dans les divers appartements du rez-de-chaussée, tous spacieux, hauts d'étage, et prenant jour, les uns sur la rue paisible et un peu triste, les autres sur le jardin que le doux soleil visitait pendant de longues heures. L'ancienne étude de maître Vital servait de salle à manger et de résidence habituelle à la famille ; et en ce moment, madame Dallines tricottait, à côté de la table où le couvert était déjà dressé pour le souper. Sa fille Fabienne profitait des clartés mourantes du jour et faisait jouer l'aiguille ; le petit frère Raymond, assis à un bureau placé près de la seconde fenêtre, écrivait ses devoirs ou faisait semblant. Ce jeune Raymond, blondin de treize ans, grand, fluet était à cette époque indécise où les traits et le caractère n'offrent pas encore de lignes précises. En le voyant, on se demandait : Sera-t-il bon ? sera-t-il mauvais ? Question terrible qu'un visage adolescent évoque trop souvent. En attendant l'avenir, Raymond était volontiers grognon et brusque, même avec sa mère, même avec sa sœur.

Fabienne, plus âgée que lui de six ans, se montrait dans le plein épanouissement de sa jeunesse et de sa beauté. En ce moment, le dernier rayon du soleil illuminait un joli pastel suspendu en face des fenêtres et qui représentait madame Dallines à vingt ans ; le modèle, fané par les années et les soucis, ne ressemblait plus à sa jeune et souriante image ; mais cette figure aimable, cette douce fraîcheur, ces beaux cheveux bruns, ces yeux, bruns aussi, pleins de sincérité et de bonté, ce col élégant, c'était là Fabienne ; il semblait au cœur charmé de sa mère que sa propre jeunesse se levait devant elle lorsqu'elle regardait son enfant.

« J'étais ainsi ! » pouvait-elle se dire !

Et en voyant dans la glace son visage amaigri :

« Et elle sera ainsi !... »

Fabienne avait plié sa broderie ; elle regardait Raymond, qui avait la tête baissée sur ses cahiers, et elle lui dit doucement :

« Tu dors ? tu es fatigué ? »

— Laisse-moi donc tranquille ! je repasse mes auteurs ! »

Fabienne sourit, et madame Dallines dit à son fils avec beaucoup de bonté :

« Laisse là tes auteurs, viens t'asseoir ici, près de moi, conte-moi ta journée. »

L'adolescent se leva de mauvaise grâce, et vint s'asseoir sur une chauffeuse, aux pieds de sa mère :

« Que veux-tu que je raconte ? c'est toujours la même chose. J'avais encore un pensum de deux cents vers, heureusement qu'il est venu un inspecteur qui a levé toutes les punitions. »

— C'est bien aimable à lui, dit Fabienne ; tu dois l'aimer cet inspecteur. »

— Il n'a pas déjà l'air si aimable ; il voulait faire le bon apôtre, voilà tout. Et j'ai entendu ces grands clampins qui sont dans le cours de papa, qui disaient que l'inspecteur n'avait pas été content de papa... et ils riaient ! J'aurais voulu boxer avec eux... »

— Qu'est-ce que tu dis là, mon petit homme ? demanda madame Dallines tout alarmée. »

— Eh ben ! je dis ce que j'ai entendu. On disait que papa serait destitué parce que sa philosophie ne plaît pas à l'inspecteur. »

— Qui ? on ? »

— Qui ? le fils du notaire, et Gaston Dubleu, et Henri Tallard, et Eugène, et le gros Ferdinand... tous les grands enfin... Ils ne parlaient que de ça... »

Madame Dallines soupira ; l'idée d'une destitution, d'un changement dans l'existence de sa famille l'oppressait ; elle se voyait obligée de quitter son cher pays, sa ville natale, cette maison paternelle qui lui était si précieuse, et d'aller chercher, elle qui n'était ni jeune, ni gaie, ni entreprenante, une position parmi des étrangers. Cet avenir possible lui apparaissait redoutable ; elle avait beaucoup souffert de ce qu'elle connaissait, et elle craignait de souffrir davantage par l'inconnu. La physionomie de Fabienne devint inquiète comme celle de sa mère ; elles vivaient de la même vie. »

« Je voudrais bien que votre père revînt, dit madame Dallines. »

— Le voilà ! » s'écria Fabienne, dont l'oreille attentive avait entendu le bruit de la clef dans la serrure. »

Le professeur entra dans la salle à manger. Si une main d'artiste avait retracé jadis le portrait du charmant orateur dont la parole ravissait les femmes, on n'aurait pas retrouvé cet homme de trente ans, blond, svelte, un peu rêveur, qui faisait l'illusion d'un Byron de province ou d'un Lamartine de sous-préfecture, dans ce bourgeois appesanti, à la physionomie ennuyée, à l'œil terne, et qui paraissait tenir beaucoup plus à la réalité qu'à la poésie. Il avait un air de mauvaise humeur que sa femme connaissait et respectait.

Elle fit taire d'un regard Raymond, qui se préparait à babiller sur l'inspecteur ; on servit. M. Dallines mangea bien, but sec, parla en connaisseur des plats qui figuraient sur la table, et quand on eut fini, il dit à son fils :

« Toi, mon bonhomme, tu vas te coucher dans une demi-heure, et tu te lèveras demain au point du jour ; tu as des devoirs en retard, et quoi qu'il arrive, je n'entends pas que mes collègues se plaignent de mon fils, et qu'il soit à la queue de sa classe. »

Puis, se tournant vers sa femme : « Nous avons eu la visite de l'inspecteur, dit-il. »

— Eh bien, mon ami ? »

— Eh bien, nous nous sommes quittés peu satisfaits réciproquement. Il n'a pas été content de mon cours, je n'ai pas été content de son attitude ; il fera son rapport contre moi, je m'y attends. »

— J'espère, mon ami, qu'il sera plus favorable que vous ne le craignez ? »

— Craindre ? Je ne crains rien, je n'ai pas besoin de son indulgence ; je sais d'ailleurs ce qu'on peut attendre de cet homme-là : c'est un jésuite, en un mot ; fin, cauteleux, plein de détours et de subterfuges, et vous tordant le cou sans vergogne, s'il a l'occasion belle. »

Les deux femmes se turent ; elles étaient habituées à ces tirades. »

« Mais, mon père, dit enfin Fabienne, que se trouvait-il donc dans ton cours qui pût mécontenter M. l'inspecteur ? Toi si instruit, toi qui parles si bien, comment peux-tu déplaire à qui que ce soit ? »

Il sourit. »

« Tu es bonne ! répondit-il ; mais, petite, tu ignores donc qu'il y a deux courants opposés en philosophie, le spiritualisme avec toute la suite des Français, petits cerveaux à tout prendre, et puis, le positivisme, où les Allemands, ces têtes carrées, nous ont tracé la voie. »

— Et toi, papa ? »

— Je marche avec mes maîtres : Scheffer, Kant, Hegel. L'inspecteur a fait son petit *speech* aux élèves ; il n'a pas manqué l'éloge de Pascal, il a parlé d'un nouveau maître, comme il dit, Maine de Biran, dont ils font un nouveau saint dans leur petite chapelle. »

— Mon père, dit résolument Fabienne, je suis contre toi : je préfère Pascal, qui aimait tant Dieu et les pauvres, à tes Allemands, qui sont, dit-on, incompréhensibles, et qui n'aiment et n'admirent qu'eux-mêmes. »

— Tu es folle, ma pauvre petite ; et ton Pascal était bien un peu fou aussi. »

Il se leva :

« Je vais au Cercle, dit-il, bonsoir, Cécile, bonsoir ma fille, dors bien, et crois-moi, ne prends pas parti, même en philosophie, contre ton père. »

Il sortit ; madame Dallines prit la main de sa fille, et lui dit avec un soupir :

« Tout ceci ne nous présage rien de bon. Je l'avais toujours craint.

— Tu connaissais donc les opinions de papa, bonne mère ?

— Je les pressentais; et, je te l'avoue, elles sont un des grands soucis de ma vie. Je t'ai transmis ma croyance et ma religion, Fabienne: tu aimes Dieu, tu le sers, mais ton père... il y a des mondes entre sa façon de penser et la nôtre... et ton pauvre frère... il n'est rien encore, ni chrétien, ni incrédule, il est entre les deux chemins... où ira-t-il ?

— Maman, tu le dirigeras comme tu m'as dirigée.

— Ce n'est pas la même chose... Et puis, aurai-je le temps ?... »

Fabienne embrassa sa mère avec passion :

« Maman, pas un mot de plus ! le bon Dieu sait combien j'ai besoin de toi ! »

Madame Dallines serra sa fille sur sa poitrine ; il semblait que deux âmes dans cette étreinte, scellassent leur union pour l'éternité.

III

UN AMI.

Quinze jours s'étaient écoulés dans un calme relatif ; M. Dallines continuait son cours, les élèves avaient oublié l'inspecteur, et les menus événements de la vie de collège agitaient leurs langues et leurs cerveaux ; le proviseur avait donné un dîner à ses chers collaborateurs, l'horizon paraissait sans nuages, sans orages. Pourtant, madame Dallines et Fabienne n'étaient pas rassurées ; le professeur lui-même ne l'était pas ; l'obstination avec laquelle il avait émis des doctrines que l'Université ne patronait pas en ce temps-là, ne pouvait point demeurer inaperçue, et, martyr d'une mauvaise cause, il était décidé à se laisser briser plutôt qu'à fléchir. Francklin a dit quelque part : *On se ruine pour les yeux d'autrui*. Rien de plus vrai pour le luxe et les dépenses ; rien de plus vrai aussi pour les erreurs en religion et en politique : on se perd pour autrui. Seuls, les vrais chrétiens ont une individualité assez forte pour ne se soucier du prochain que lorsqu'il s'agit de le servir et, au besoin, de s'immoler pour lui.

Le souper venait encore de finir, et la famille Dallines prenait le frais au jardin, devant le massif de gîteaux qui confondait ses teintes rose, aurore, pourpre, violet, blanc pur, et formait un tableau charmant ; le professeur oubliait les arcanes philosophiques et s'extasiait devant ses fleurs favorites ; Fabienne cueillait des brins de réséda ; madame Dallines se promenait à pas lents, et s'efforçait de faire causer Raymond, un peu plus maussade qu'à l'ordinaire, lorsqu'un coup de sonnette retentit vivement.

« Je parierais que c'est M. Martian, s'écria Raymond. »

Monsieur Martian, médecin et ami de la maison, venait fréquemment le soir ; il apportait des nouvelles de la ville, il causait des événements publics, il témoignait à M. Dallines une vive amitié, qui eût été bien précieuse si leurs opinions, dans les matières les plus graves, ne se fussent rencontrées et fortifiées par un appui réciproque.

Il entra au jardin, salua madame Dallines et sa fille, et dit brièvement au mari :

« Mon cher, vous savez ?

— Quoi ? je ne sais rien.

— Le *Moniteur* a parlé ! »

Il tira le journal de sa poche, l'ouvrit, et à la septième ou huitième colonne, il montra deux lignes, qui contenaient tout un arrêt :

« M. Sénéchal (Louis-Achille) est nommé professeur de philosophie au collège de C..., en remplacement de M. Dallines, appelé à d'autres fonctions.

— Cela devait être ! dit M. Dallines avec un rire amer. C'est la flèche du Parthe. »

Les deux femmes étaient atterrées. Madame Dallines voyait fondre sur elle ce qui avait fait l'effroi de sa vie : un changement de lieux et d'habitudes, l'avenir de ses enfants était brisé ; et le sien, si court devant ses yeux, cruellement tourmenté. Le médecin remarqua l'expression découragée de sa physionomie.

« Chère madame, dit-il, ne vous alarmez donc pas.

— Comment voulez-vous que je ne sois pas inquiète ? où irons-nous ? quelles sont ces autres fonctions auxquelles M. Dallines serait appelé ?

— Les autres fonctions ? Mais c'est un congé poli que le gouvernement donne à son vieux serviteur.

— Vous croyez que mon mari ne serait pas remplacé ?

— J'en suis sûr ; qu'en dites-vous, Dallines ?

— C'est une destitution, évidemment ; je m'y attendais.

— Quel malheur, mon ami !

— Eh non ! chère madame, d'abord, c'est une gloire pour votre mari ; il est victime de la franchise, de la netteté de ses opinions ; tous les gros bonnets de la ville seront pour lui, et nous lui ferons une position qui lui vaudra bien une chaire de professeur au collège.

— Il me semble, dit M. Dallines, que je n'aurai pas de peine à trouver mieux. J'ai fait des cours dans ma jeunesse, et je me crois de force à recommencer.

— C'est cela même : nous allons ouvrir un cours de littérature et un de philosophie, payés tous deux, et votre budget, madame, sera plus prospère qu'auparavant. De plus, j'ai une idée : il nous faudrait un organe pour défendre nos doctrines et tailler des croupières au gouvernement ; il nous manquait un homme, le voici.

L'Eclaireur est fondé, tous nos amis seront heureux de cette excellente nouvelle.

— Vous voulez faire de mon mari un journaliste ?

— Oui, chère madame, je prétends que ses talents, ils sont éminents, servent la cause que nous aimons, lui et moi... Les journalistes n'arrivent-ils pas aux plus hautes positions au temps où nous vivons ? voyez Thiers ! voyez Guizot.

— Eh ! monsieur, que nous importent les hautes positions ? Je ne désire pour moi et pour les miens qu'une vie tranquille, obscure ; et je crains ces luttes grossières des journaux, ces injures payées, ces haines à tant la ligne... Je souffrirais cruellement si je voyais mon cher mari traité comme on traite les députés, par exemple.

— Dallines a bec et ongles ! répondit M. Martian avec un rire goguenard.

— Ma femme n'entend rien à ces questions-là, mon cher, dit avec impatience M. Dallines, qui se promenait autour des glaïeuls comme un lion dans sa cage. Tenez, allons au cercle, nous causons plus à notre aise.

— Je vous promets une ovation, tout bonnement.

— Soit, je l'ai méritée peut-être. Calmez-vous, ma femme, et laissez-moi diriger nos affaires. Vous devez être contente, car vous ne quitterez pas C.....

Ils s'en allèrent.

« Oui, nous resterons à C..... ; mais que de chagrins je prévois, ô mon Dieu ! » dit madame Dallines.

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

UN VŒU

I

P ARMI les élégantes villas, les riantes demeures qui bordent la Loire dans les régions de Saint-Cyr et de Saint-Symphorien, on remarquait, à Tours, une habitation haute et vaste, mais dont l'aspect était si morne que les regards du promeneur s'en détournaient instinctivement.

Là, par une mélancolique soirée d'octobre, une jeune fille agenouillée pleurait et priait dans une chambre du premier étage, et les médicaments épars sur la cheminée, la flamme ardente qui brillait dans l'âtre quoique l'automne fût à peine commencé, les pâles et timides clartés d'une veilleuse, la faible plainte qui, de temps à autre, s'échappait de l'alcôve aux rideaux fermés, expliquaient les pleurs et la prière de l'enfant dont la mère allait mourir.

Soudain, une main amaigrie écarta les tentures du lit, et une voix éteinte appela : « Marguerite ! »

La jeune fille, comprimant ses sanglots, s'élança vers la malade, releva ses oreillers, approcha une orange de ses lèvres blanchies, puis l'ayant doucement embrassée, elle lui dit :

« Vous avez un peu dormi, mère.. Vous êtes mieux, n'est-ce pas ? »

— Il n'y a plus de mieux pour moi, ma fille chérie, et je voudrais que tu puisses t'accoutumer à cette pensée qui m'est, à moi, si familière et si douce... Je souffre de t'affliger, mon enfant, et pourtant je te conjure d'être calme, en cet instant où nous sommes seules, afin que tu écoutes ma dernière prière, que tu te souviennes de mon dernier désir...

... Tu sais, Marguerite, toi dont la triste enfance et la sérieuse jeunesse se sont écoulées sous le toit paternel, que j'ai eu peu de bonheur en ce monde. Tu sais que, bien jeune encore et déjà orpheline lorsque ton père demanda ma main, je le suivis à l'autel sans avoir compris que ma fortune seule l'avait tenté et que son cœur n'avait nullement guidé son choix ; tu sais enfin que mon caractère lui a toujours déplu, que ma douceur résignée provoquait ses violences, et que l'attrait qu'avaient pour moi la prière et l'aumône lui faisait haïr et Dieu et les pauvres... Mais moi, enfant, j'ai toujours aimé mon époux... je voudrais l'aimer encore dans l'éternité, le revoir dans les cieux, et c'est à toi, Marguerite, à toi qui, seule ici-bas, possèdes le cœur de ton père, que je veux devoir cette joie infinie ; c'est toi, qui par tes soins dévoués et aimables, par ta tendresse filiale, réuniras tes parents dans le sein de Dieu ; c'est ton amour qui, semblable à un levier puissant, soulèvera l'âme de mon pauvre Édouard au-dessus des

intérêts misérables de cette terre et la portera vers la foi... O Marguerite, me comprends-tu? Comprends-tu qu'à cette heure suprême, je te lègue l'âme de ton père?... »

La jeune fille releva son pâle visage sur lequel, à travers ses larmes, rayonnait une sainte énergie :

« Je vous comprends, ma mère bien-aimée, répondit-elle; j'accepte cette noble tâche dont vos prières me rendront digne, et je vous jure de ne jamais quitter mon père avant qu'elle ne soit remplie! »

Madame Raynal enveloppa son enfant dans un long et ineffable regard; une dernière fois, elle contempla cette tête charmante, ces yeux brillants et doux, ces blondes tresses flottantes; elle se dit que les anges qu'elle allait voir dans les cieux ne pouvaient être plus beaux que Marguerite, et son cœur de mère, si ferme jusque-là, se brisa à la pensée d'une séparation prochaine... Mais Dieu qui, en permettant les tentations et les défaillances, donne la grâce qui fait vaincre, ne voulut pas que cette lutte suprême se prolongeât, et sa divine force s'étant approchée de ce lit de douleur, la sérénité chrétienne s'éleva bientôt au-dessus des angoisses maternelles, et la foi de la mourante, se dressant comme une haute digue, vint repousser les flots amers des derniers regrets.

« Marguerite, dit-elle alors d'une voix calme et douce, est-ce que Jehan n'est pas encore venu aujourd'hui? »

— Non, mère; il a seulement fait prendre de vos nouvelles... Vous savez qu'il redoute la présence de mon père.

— Pauvre enfant! Je le comprends, et cependant qu'il m'en coûterait de mourir sans le revoir!... »

Ces dernières paroles trahissaient un si ardent désir, et la voix qui l'exprimait était si faible que Marguerite ne voulut pas tarder davantage à donner à sa mère la consolation qu'elle demandait. Elle appela une vieille servante :

« Marianne, lui dit-elle doucement, mon père est-il rentré? »

— Non, mademoiselle, pas encore.

— Eh bien, reprit la jeune fille, allez vite, je vous prie, chez M. de Melcourt; dites-lui que ma mère veut le voir et qu'il se presse! »

Marianne obéit, et quelques instants après, un pas léger, mais ferme, résonnait dans l'escalier.

« Mère, dit Marguerite, voilà Jehan! »

Et Jehan entra. C'était un jeune homme de vingt-sept ans environ, qu'à sa taille élevée, à sa tournure élégante et martiale, on pouvait reconnaître pour un officier de cavalerie.

Il parut hésiter avant de pénétrer plus avant dans l'appartement, et fit un signe à Marguerite, qui alla vers lui.

« Ma cousine, demanda-t-il à voix basse, vous êtes certaine que mon oncle est absent? »

La jeune fille secoua la tête affirmativement.

« Comment va ma tante ce soir?... ajouta-t-il. »

En cet instant, un rayon de lune vint envelopper de ses réseaux d'argent le visage de Marguerite; Jehan vit son front pâle, ses larmes silencieuses, ses paupières rouges, et sans attendre la réponse qu'il devinait, il alla s'agenouiller devant la mourante.

Celle-ci l'attira vers elle, et lui prenant les mains :

« Jehan, lui dit-elle, qu'il m'est doux de te revoir une dernière fois!... »

Elle s'arrêta un peu, puis elle ajouta :

« Te souviens-tu comme ta mère m'aimait?... »

— Je m'en souviens... murmura le jeune lieutenant, dont le fier visage se couvrit de larmes.

— Eh bien, je t'aime ainsi, mon enfant; je t'aime parce que tu es le fils de ma Julia, de cette cousine chérie qui m'avait voué une si fraternelle affection... je t'aime enfin parce qu'au milieu des camps et des garnisons tu as su garder ta foi vive et ton cœur pur... — Ah! que de fois, depuis que ton régiment est à Tours, n'ai-je pas regretté de n'avoir pu te prouver ma tendresse en te donnant une place à mon foyer et les joies de la vie de famille!... Mais hélas! ma santé était si mauvaise, notre maison si sérieuse, puis... »

En ce moment, on entendit le bruit d'une porte qui se refermait; Marguerite et Jehan échangèrent un regard d'effroi; aussitôt ce dernier, se levant précipitamment, saisit la main de la mourante et la baisa :

« Vous êtes épuisée, chère tante, dit-il; ne parlez plus. Demain je reviendrai... Adieu... adieu!... »

Il s'éloigna, mais trop tard; et quand son bras souleva la lourde portière, Jehan de Melcourt se trouva en face de M. Raynal.

A la vue du jeune homme, celui-ci redressa sa haute taille, ses traits de marbre se contractèrent, son regard inflexible eut des éclairs de haine, et d'une voix où vibrerait une froide colère, il lui dit :

« Je croyais vous avoir déjà fait comprendre, monsieur, que la façon dont vous employez les loisirs de votre vie de garnison me déplaisait; vous êtes un tacticien consommé, vos manœuvres dans ma maison sont fort habiles, mais je vous préviens qu'elles seront déjouées, car ma fille est riche et vous êtes pauvre!... »

Jehan, lui aussi, s'était redressé; une ardente flamme d'indignation avait jailli dans son œil noir, et de ses lèvres convulsivement serrées allait s'échapper le cri de la fierté blessée, quand soudain arrivèrent jusqu'à lui un gémissement de la mourante et un sanglot de Marguerite...

« O mon Dieu! murmura-t-il, ne permettez pas que je profane ce lieu où votre servante se meurt!... »

Et il s'élança au dehors.

Mme Raynal, anéantie par les efforts de ces derniers entretiens, n'avait pas eu conscience de la scène qui venait de se passer si près d'elle; aucun bruit de la terre n'arrivait plus à cette oreille qui, déjà, percevait les harmonies de l'éternité, et le

triste spectacle des passions humaines ne pouvait plus frapper ce regard qui entrevoyait la patrie. Aussi, lorsque M. Raynal s'approcha de l'alcôve et vint un instant auprès de Marguerite, l'agonisante sourit faiblement comme pour dire à l'époux : « sois pardonné ! » et à l'enfant qui pleurait : « sois béni ! » puis ce dernier sourire s'effaça... Marguerite n'avait plus de mère !...

En face de sa femme morte, M. Raynal se troubla peu, mais la vue de sa fille évanouie l'émut davantage. Il la prit dans ses bras, la porta sur un lit, baïsa ses longs cheveux dénoués, et en même temps, l'œil farouche de cet homme s'illumina d'un rayon d'amour, d'amour paternel ! C'était l'unique fibre que l'impiété, l'égoïsme, la passion de l'or n'avaient pas brisée dans son cœur.

II

Semblable à ces fleurs charmantes, vigoureuses et parfumées qui croissent sur les rochers des Alpes et dont la tempête courbe légèrement la tige sans la briser jamais, l'âme de Marguerite, au milieu des tourmentes du foyer domestique, s'était si profondément affermie dans la foi, qu'elle était digne à tous égards de la mission qui lui avait été confiée.

Mais comment la remplira-t-elle ? Comment pourra-t-elle enfanter à la grâce celui de qui elle est née ?

Sera-ce en invoquant la tendresse que son père lui a toujours montrée, ou en essayant de lui révéler la grandeur et les charmes des vérités qu'il méprise parce qu'il les ignore ?

Mais non ; ces yeux si longtemps fermés ne sauraient encore supporter la lumière, et cette âme enveloppée des langes de l'erreur rejeterait un breuvage trop généreux...

Depuis que Marguerite Raynal s'était vu ravir l'amie et le conseil de sa jeunesse, ces grandes questions étaient devenues sa préoccupation constante, et quand les ténèbres s'épaississaient autour d'elle, quand les défaillances de la nature pénétraient dans son cœur, elle s'en allait, couverte de ses longs crêpes et suivie de sa fidèle Marianne, auprès du tertre aimé que ses mains entouraient de fleurs, afin de demander à son guide disparu de lui indiquer la voie.

Marguerite revenait toujours éclairée et fortifiée de ces entretiens d'outre-tombe ; qu'y avait-elle entendu ?

Deux mots seulement, toujours les mêmes : « Aime et prie ! »

La jeune fille obéit à cette voix ; elle pria souvent, elle aimait beaucoup ; et afin que rien ne vint la distraire de cet amour qui devait être sa seule prédication, elle s'isola totalement du monde et ne quitta plus que pour l'église et le cimetière la mai-

son paternelle, devenue sa chaire évangélique.

M. Raynal, misanthrope par nature, s'imaginait que sa fille lui ressemblait, et ne songea pas à s'étonner de cette vie austère, si peu en harmonie avec les vingt ans de Marguerite.

Il s'habitua à la voir à toute heure, à jouir seul de ses caresses et de ses sourires ; il s'habitua à être soigné, à être servi par les blanches mains qui savaient si bien préparer les mets qu'il préférait, les papiers et les livres dont il avait besoin, puis le grand fauteuil, les pantoufles, les journaux, tous les humbles amis du foyer.

L'arbre à la rude écorce se laissait enlacer par le lierre frère et gracieux ; l'homme redoutable qui n'avait point d'amis ressentait une joie profonde de la tendresse de son enfant, et en échange de ces joies, il voulait lui donner le bonheur, mais le bonheur tel qu'il le comprenait, celui que promet un portefeuille gonflé de titres de rentes, d'actions et d'obligations. Un portefeuille... Que dis-je ? Cela ne suffirait pas à Marguerite ; du moins son père, qui la jugeait d'après lui, le pensait ainsi. Il lui en fallait un second, plus volumineux encore, et offert par les mains d'un mari...

M. Raynal rêva longtemps ce mari, puis un jour il le rencontra.

« Mon enfant, dit-il à sa fille, le soir même de cette rencontre, un jeune banquier, plus que millionnaire, m'a demandé ta main, que je n'ai eu garde de lui refuser ; tu verras donc demain M. Dubour, et tu lui feras bon accueil, n'est-ce pas ? »

Involontairement, Marguerite augura mal de ce protégé de son père et pâlit de crainte.

« Mon père, répondit-elle, je ne songe pas au mariage, je suis heureuse avec vous, et mon seul désir est de ne pas vous quitter. »

— Tu es une bonne fille ; mais toutes les têtes de vingt ans raisonnent de même, et je dois assurer ton bonheur. M. Dubour est un parti inespéré ; il t'apporte quarante mille livres de rentes : que veux-tu donc de plus ?...

— Je voudrais... s'il entraînait dans les desseins de Dieu que je dusse choisir un époux... je voudrais qu'il m'apportât, non des millions, car grâce à vous, mon père, je serais au besoin assez riche pour deux, mais un trésor, un cœur de chrétien !...

— Que signifient ces sottes phrases ? interrompit M. Raynal avec colère : assez riche pour deux !... Un cœur de chrétien !... T'imagines-tu, par hasard, que Dubour est mahométan ? Allons, on te cherchera son extrait de baptême ; et maintenant, ne divague plus...

— Mon père... reprit Marguerite, plus blanche qu'un linceul, l'extrait de baptême ne me suffirait pas, et...

— Ah ! tu voudrais peut-être que ton mari s'en allât avec toi attraper à l'église des rhumatismes et des pleurésies... C'est ce que Dubour ne fera pas, je t'en préviens ; il m'a même déclaré aujourd'hui qu'il comptait, lorsque tu serais sa femme, te réformer un peu à l'endroit de ta dévotion... dans

l'intérêt de ta santé ; et je dois t'avouer que je l'ai approuvé.

— Mon père, je ne serai jamais sa femme ! »

Les noirs sourcils de M. Raynal se rapprochèrent dans un froncement terrible ; debout, les bras croisés, il vint fixer sur sa fille son regard étincelant.

« Veux-tu bien, m'apprendre, s'écria-t-il, ce qu'il adviendrait quand le père, la mère et les enfants ne se soucieraient ni de ton bon Dieu, ni de tes églises ?... »

— Il adviendrait, répondit Marguerite avec une fermeté respectueuse, que le père aurait encore la force, qu'il n'aurait plus la majesté ; que la mère aurait encore son cœur et ses entrailles, qu'elle n'aurait plus sa glorieuse auréole de sacrifice et de dévouement, et que leurs enfants s'élèveraient sans respect et sans amour, pour le malheur et souvent pour la honte de ceux qui leur auraient donné la vie !... »

Marguerite s'arrêta ; elle avait vu pâlir son père, dont la tête altière s'était courbée, dont les paupières abaissées cachaient la prunelle en feu. Cette morne attitude était-elle due à la puissance de ce pur regard, qu'éclairaient une conviction si ardente et un si saint enthousiasme ; ou était-elle l'expression de la colère et du ressentiment ?... Cette dernière pensée, seule, traversa l'esprit de Marguerite ; une crainte la saisit, et elle se dit en tremblant : « S'il allait ne plus m'aimer !... Si j'allais perdre pour jamais ce cœur que ma mère m'avait donné à garder !... »

Et aussitôt, surmontant l'effroi que lui inspirait son père à cette heure, elle se pencha vers lui, l'embrassa sans qu'il résistât, et lui dit avec tendresse :

« Père, je vous en prie, laissez-moi près de vous, que je ne veux quitter ni pour M. Dubour ni pour aucun autre ! »

M. Raynal fixa sur sa fille son œil inquisiteur, et murmura :

« Pas même pour Jehan ?... »

— Pas même pour Jehan ! »

Un éclair de joie illumina le visage de M. Raynal ; un sourire vint errer sur ses lèvres minces ; il tendit les bras à son enfant en lui rendant le baiser qu'elle lui avait donné et en lui disant :

« Fais donc ce que tu veux ! »

Son étrange nature l'empêcha d'en dire davantage ; mais son accent ému laissa deviner à Marguerite ce qu'il n'osait pas lui avouer, et elle se sentit heureuse ce soir-là comme elle ne l'avait jamais été ; les doubles tendresses de la chrétienne et de la fille débordaient de son cœur ; les clartés de la foi l'environnaient de leurs rayonnements ; le souffle béni de l'espérance caressait son âme, et l'emportait sur les cimes radieuses où, tout près de Dieu et de sa mère, elle entendait plus distinctement encore la douce voix qui disait : « Aime et prie ! »

III

On était à la fin de juillet 1870. Le grand cri de guerre avait retenti en France, et tous les cœurs vaillants avaient bondi, toutes les lèvres frémissantes avaient répondu : « Aux armes ! » Et déjà les imaginations en délire voyaient sous les pas de nos soldats la route se joncher de lauriers, et sur la capitale de la Prusse planer nos aigles victorieuses.

Rêves insensés ! Quel sombre réveil devait vous suivre !... Quand nous n'avons plus rencontré sur cette route, qui nous apparaissait triomphale, que larmes et cyprès, honte et douleur ! quand des échos sinistres nous ont apporté les noms de Woërrth, Sedan, Metz, Paris ! quand nous avons vu notre patrie, vaincue, donner son or, ses armes, ses provinces.

Mais pourquoi remuer ici ces amers souvenirs ? Revenons plutôt au début de cette guerre, à ces derniers jours de juillet où nos soldats, confiants dans la fortune de la France, volaient vers le Rhin. Parmi eux était Jehan, Jehan parti sans avoir dit adieu aux seuls parents qu'il eût encore.

M. Raynal, en effet, était resté inflexible à l'égard du noble orphelin dont la conduite lui semblait être une condamnation de sa propre conduite, et auquel il n'avait jamais laissé franchir le seuil de sa maison, depuis la mort de madame Raynal. D'ailleurs, le père de Marguerite était devenu, dès le début des événements, plus sombre, plus irritable encore que de coutume ; et quand vinrent les revers, quand il eut à craindre pour ses terres, pour sa fortune, son exaspération ne connut plus de bornes, et il ne s'occupa plus qu'à flétrir ces généraux qui, selon le mot à la mode alors, étaient tous ineptes, ces soldats qui étaient tous des lâches !...

Marguerite elle-même, avec sa ferme et douce influence, était bien souvent impuissante à le calmer ; et cependant la courageuse enfant ne faiblissait pas dans ces luttes de chaque jour, arène étroite et difficile où les plus vaillantes âmes se laissent parfois terrasser.

Un soir (c'était peu de temps après Reischaffen), M. Raynal rentra chez lui, se jeta sur un fauteuil et dit à sa fille :

« J'ai la vue fatiguée ; lis-moi donc les journaux. »

Marguerite lut successivement plusieurs journaux ; puis elle prit une gazette d'Indre-et-Loire, et, arrivée à la deuxième page, elle lut ce qui suit :

« En face des lugubres tableaux qui affligent nos regards, ce nous est une consolation et une espérance de rencontrer un héros, même inanimé. Nous l'avons éprouvé lorsque, parcourant après l'action le champ de bataille de Reischaffen, nous avons vu, étendu sur le sol et baigné dans son sang, un jeune officier de cuirassiers. Son visage livide avait gardé son énergique beauté ; sa main droite serrait convulsivement la hampe brisée de

son étendard, dont les lambeaux le couvraient à demi et lui formaient un glorieux linceul ; sa main gauche tenait un petit crucifix, et sur sa poitrine on a trouvé cette devise, la même que celle du roi saint Louis : « Dieu, France et Marguerite ! » Lorsque, après l'avoir débarrassé de sa cuirasse, nous approchâmes l'oreille de son cœur, nous crûmes distinguer un très-faible battement, et nous le fîmes aussitôt transporter à l'ambulance la plus voisine. Là, un jeune capitaine de son régiment, blessé au bras, le reconnut et s'écria : — Jehan de Melcourt... »

Marguerite n'alla pas plus loin ; sa voix avait faibli, et ses grands yeux, brillants de fierté et de larmes, s'attachèrent sur M. Raynal.

« Eh bien, dit alors celui-ci d'un ton brusque, si ce garçon est mort, il faut s'en consoler... Dans les temps où nous vivons, on doit opter entre le trépas ou la ruine... Mieux vaut le trépas ! »

Et afin de n'avoir point à s'occuper plus longtemps d'un sujet qui l'importunait, il prit son chapeau et sortit.

IV

Un mois plus tard, M. Raynal descendait, vers huit heures du soir, l'escalier de sa maison et s'apprêtait à sortir, lorsque tout à coup retentit à sa porte un lourd coup de marteau. Se trouvant là, il ouvre lui-même et distingue dans la demi-obscurité d'une soirée de septembre quatre hommes portant un brancard.

« Monsieur, lui dit l'un d'eux, seriez-vous M. Raynal ? »

— Oui ; que me voulez-vous ?

— Vous n'ignorez pas que nos ambulances ne sont plus assez vastes pour nos nombreux blessés ; dans le dernier convoi se trouvait un jeune homme grièvement atteint et sans connaissance ; parmi les papiers qui étaient sur lui, on a vu votre nom, et on nous a dit de vous l'amener, pensant que vous le connaissiez peut-être et que vous seriez heureux de le recueillir.

— Merci de la faveur, répliqua M. Reynal avec un accent dur et ironique, mais je ne reçois pas de blessés chez moi ; on a fait des quêtes pour eux ; j'ai donné... C'est assez. Qu'on se serve des ambulances !...

Et en même temps, il referma la porte avec fracas.

En se retournant, il se trouva en face de sa fille que le bruit de sa voix avait attirée. Elle était debout près de la rampe, immobile et grave, et plus décolorée que la blanche mousseline dont elle était vêtue.

Involontairement, M. Raynal frissonna devant cette apparition ; puis tout à coup il poussa un cri... Marguerite venait de tomber inanimée sur la dalle.

Une heure après, l'homme impitoyable dont les rudes paroles avaient brisé le seul cœur qui l'aimât, pleurait silencieusement près du lit où gisait son enfant. Une fièvre ardente avait suivi l'évanouissement, et le médecin, appelé en toute hâte, avait hoché la tête et avait dit :

« C'est un accès pernicieux.

— Jurez-moi de la sauver ! s'était écrié alors le malheureux père.

— Je le voudrais, monsieur, mais je ne puis vous promettre que mes soins dévoués... »

L'homme de l'art tint parole ; pendant deux heures, il demeura au chevet de Marguerite, s'efforçant d'enrayer le terrible mal. Ce fut en vain ; la science humaine se courbait impuissante sous la main de Dieu, qui voulait châtier l'homme sans pitié et sans foi, et l'arbrisseau, tant de fois ébranlé par les vents d'orage, était foudroyé.

Vers minuit, le docteur abandonna avec un geste découragé la main brûlante de la jeune fille, et parut vouloir s'éloigner.

« Ne la quittez pas ! s'écria M. Raynal avec l'impérieuse énergie du désespoir.

— Il le faut, monsieur, car j'ai d'autres malades en danger qui m'attendent... D'ailleurs, en ce moment, ma présence ici est inutile...

— Elle va donc mourir !... murmura le père, d'une voix sourde.

— Dieu seul peut la sauver, monsieur... »

En disant ces mots, le docteur s'éloigna rapidement.

M. Raynal le vit partir d'un œil morne et sec ; il renvoya la dévouée Marianne de la chambre de Marguerite, s'y enferma, et vint tomber à genoux près du lit... Il y avait plus de trente ans qu'il n'avait pris cette suppliante attitude ; l'écrasante puissance de la douleur triomphait, et vengeait les outrages faits à la majesté de Dieu... Soudain cette tête altière se releva, tressaillit au son de la voix de Marguerite, puis se courba de nouveau en se voilant de ses mains, car les accents qui s'échappaient des lèvres de la mourante étaient les accents du délire...

« Ma mère, s'écriait-elle, faut-il donc déjà partir?... Oh ! pas encore... Mon père ne me suivrait pas, et tu voulais le revoir !... Pauvre blessé ! disait-elle encore, il va mourir, et je l'aurai si bien soigné ! Père, père ! vois ses plaies... »

M. Raynal sanglotait ; la faux du remords moissonnait à grands coups toute l'ivraie de son cœur ; un instant, il regarda fixement sa fille bien-aimée, il vit ses artères frémissantes, ses lèvres desséchées, ses grands yeux hagards qui se tournaient machinalement vers le crucifix, et devant cet ange prêt à s'envoler, il se prit à penser à Dieu, au ciel, à l'éternité ; et élevant, lui aussi, son regard vers le Christ, il s'écria d'une voix forte :

« Mon Dieu, si tu sauves ma fille, je croirai en toi !... »

— Ce n'est pas assez... lui dit tout bas son ange

gardien; la foi sans les œuvres est une foi morte...

— Si tu sauves ma fille, ajouta aussitôt le père désolé, j'aimerais, je secourrais les malheureux!

— Ce n'est pas assez, murmura encore la voix angélique... il faudrait réparer...

— Mon Dieu, reprit une troisième fois M. Raynal, si tu me rends mon enfant, j'irai à toutes les ambulances, je braverai tous les affronts, même je retrouverai celui que j'ai repoussé hier et je serai un père pour lui!...

V

Le soleil s'enfuyait, laissant flotter après lui sa longue traîne de pourpre; les roses tardives et les chrysanthèmes naissants s'inclinaient sous les caresses d'une brise encore douce, malgré la saison avancée; tout s'endormait sur les bords de la Loire, dans l'ombre, le silence et les parfums.

Étendu sur un lit qu'on avait roulé tout près d'une fenêtre ouverte, le nouvel hôte de M. Raynal contemplait ce spectacle majestueux et doux, et pour en mieux jouir, il essayait de temps à autre, de soulever un peu sa tête enveloppée de linges. Un homme aux cheveux grisonnants était assis à ses côtés, et tous deux s'entretenaient affectueusement.

« Que votre Touraine est belle! disait le jeune blessé... belle, fleurie, parfumée jusque dans les derniers jours d'octobre!... Qu'on y est bien! Comme on s'y sent revivre! »

— C'est Dieu qui l'y a conduit, mon ami; répondit son compagnon... Ah! qu'il en soit béni!

Jehan (car c'était lui) arrêta un long regard, heureux et surpris, sur celui qui parlait ainsi; quoiqu'il en eût reçu, depuis un mois, mille preuves de tendresse, il ne pouvait s'expliquer l'étonnante transformation de M. Raynal.

C'est qu'il avait bien fallu ménager la faiblesse du brave soldat, qui, laissé pour mort après Reischoffen, en proie à de continuelles syncopes jusqu'à son transport à Tours, n'était en réalité revenu à lui-même que dans la demeure de M. Raynal; il savait que Marguerite avait été bien malade et qu'elle était guérie; il savait qu'on l'aimait, qu'on le choyait, là où naguère il était haï et insulté. C'était tout, mais ce tout avait répandu tant de baume sur les plaies du blessé, tant de joie dans son cœur, que le médecin faisait espérer une convalescence rapide et une guérison prochaine.

« Comment te trouves-tu ce soir? lui demanda M. Raynal avec une sollicitude paternelle.

— Mieux, mon cher oncle, toujours mieux, grâce à vos bontés, à vos soins dévoués et à... »

Jehan se tut subitement et un vif incarnat envahit son large front; en face de sa fenêtre ouverte, entre les gerbes de chrysanthèmes, sa jeune cousine s'avavançait, une touffe de charpie à la main; elle était légèrement pâlie, mais toujours

belle, belle surtout de cet attrait suprême que donne le reflet d'une grande âme.

« Achève donc ce que tu voulais dire, reprit M. Raynal en s'adressant à son neveu.

— Je ne le puis, mon oncle; je n'oserais...

— Ose quand même, enfant.

— Non, mon bon oncle; je n'ai pas oublié qu'autrefois...

— Eh bien! oublie-le et achève ta phrase; tu disais: Grâce à vos bontés, à vos soins dévoués, et à...

— A la présence de Marguerite! s'écria l'orphelin. Oh! ne me grondez pas si je n'ai pu m'empêcher de la vénérer et de l'aimer!

Au même instant, la jeune fille entra dans l'appartement et vint y déposer son paquet de charpie. M. Raynal la prit par le bras et l'entraîna vers le lit du blessé.

« Aime-la donc dit-il à celui-ci; aimez-vous tous deux, mes chers enfants, et soyez l'un à l'autre! Je vous le demande comme une grâce, comme l'unique moyen qui s'offre à moi de ratifier mes serments. »

Marguerite et Jehan écoutaient sans comprendre.

« A l'heure la plus douloureuse de ma vie, continua M. Raynal d'une voix grave et profondément émue, j'ai promis à Dieu d'être un père pour le pauvre blessé que j'avais si durement repoussé... Ce blessé, c'était toi Jehan... Sois donc mon fils en devenant son époux! »

Les deux jeunes gens tressaillirent, mais ne répondirent pas.

« Qu'avez-vous? leur demanda M. Raynal, surpris de les voir ainsi songeurs.

« Mon oncle, répondit tristement Jehan, presque toutes mes blessures sont à la tête, et je dois être cruellement défiguré... Je l'avais oublié, mais le silence de ma cousine me le rappelle... Sans doute, mes cicatrices sont à ses yeux...

— Une parure de héros dont je serai fière, interrompit vivement Marguerite; aussi vos inquiétudes à ce sujet sont-elles mal fondées, Jehan... Ce qui me préoccupe, ce qui arrête le *oui* sur mes lèvres, c'est vous, mon père bien-aimé! ajouta-t-elle en tournant son regard vers M. Raynal. Oui, c'est vous seul, que j'aime plus que jamais... Et si je dois être la femme de Jehan, ce sera à une condition: c'est que vous viendrez avec nous et que vous ne nous quitterez jamais!...

— Donnez-nous cette joie, mon père! dit le jeune homme avec un accent tout filial.

— Vous voulez vous embarrasser de moi dans votre vie de garnison?... Vous voulez que je vous suive partout où vous irez...

— Oui, père... Comme Noémi suivait Ruth, ajouta Marguerite avec un charmant sourire; oh! comme elle, dites-nous: « Votre peuple sera mon peuple... »

— Et votre Dieu sera mon Dieu!... s'écria M. Raynal. O mes bien-aimés, je partage mainte-

nant votre foi, votre amour, votre espérance, et c'est à toi, ma fille chérie, que je dois cette grâce, cette joie!...

— Père, vous vous trompez, répondit doucement Marguerite; vous la devez à Dieu et à celle à qui vous rendez là-haut toute l'affection qu'elle vous avait donnée ici-bas!...

... Les dernières heures du crépuscule venaient de s'éteindre; le firmament s'enveloppait de son manteau d'azur sombre, et les étoiles, ces diamants

des nuits, éclairaient seules de leurs tremblants rayons la nature endormie. Marguerite les contempla quelque temps en silence... On eût dit que ce regard voilé de larmes et rayonnant d'ivresse avait rencontré dans les cieux le sourire maternel, et que la voix céleste qu'elle avait si longtemps écoutée lui disait à cette heure: « Tu as aimé, tu as prié... Oh! sois bénie! »

CLAIRE CHANCEL.

AU PUY-ROCHEUX

I

ALLONS, mon bon vieux Gris, ne te fais pas tant prier; voilà Giselle qui trotte; montre que tu la vauX encore, et que tu valais mieux dans notre temps, mon ami. Ça me fera plaisir. »

Ici le Gris ralentit le pas et fit mine de brouter une touffe de folle avoine qui bordait le chemin.

De son côté, Giselle, accélérant son allure, menaça de disparaître derrière un mouvement de terrain.

« Ah! la douceur n'y fait rien! Les bonnes paroles te trouvent sourd! Nous verrons bien qui sera le plus fort de nous deux, *fainiant*, sans cœur, rosse!!! »

Martial appuya cette dernière injure de la cravache et de l'éperon, et le Gris s'arrêta court. Preuve évidente que si les procédés pacifiques avaient peu d'empire sur son caractère, la rigueur en manquait complètement.

L'homme redoubla ses coups de cravache; la bête se cabra, et la lutte finit, à la grande honte de l'humanité, par la défaite de l'écuyer lancé à dix pas de sa monture. Il heurta dans sa chute la crête d'un rocher traîtreusement cachée sous la mousse et le choc fut si rude qu'il resta étendu sans mouvement.

A cette vue, ce qu'il y avait de bon dans le cœur de la bête, aurait dû s'émouvoir, mais il paraît qu'il n'y en avait pas, ou qu'il lui restait un arrière de vengeance à solder, car elle demeura insensible. Elle fit même un mouvement de lèvres qui voulait dire: « C'est sa faute. » Et reprit tranquillement le chemin de son écurie.

Pendant que son camarade se conduisait si mal,

Giselle avait pris un petit galop joyeux et gagnait du terrain.

C'était un de ces chevaux creusois, descendants de la race asiatique importée par les Sarrasins au huitième siècle; dans une action générale dirigée par Eudes sur Abdérame, l'armée sarrasine fut écrasée, et son chef resta sur le champ de bataille, où gisaient deux cent cinquante mille de ses guerriers. Bon nombre de chevaux survécurent à leurs maîtres et devinrent les ancêtres de cette race sauvage, aux allures vives, qui a tant de vigueur et de fond.

Comme ses compatriotes, Giselle était d'aspect sauvage; elle avait la tête forte, mais sèche, l'œil grand et proéminent, le front large, le chanfrein droit, la bouche petite et l'oreille bien plantée, son épaule était longue et oblique, sa poitrine large, sa ligne horizontale irréprochable, et son pied admirablement fait. Sa robe bai brun n'offrait pas un poil d'un ton douteux, et quoiqu'elle manquât un peu d'élégance et surtout d'éducation, elle ne paraissait point trop indigne du charmant fardeau qu'elle portait.

Ce fardeau était une très-jeune femme, à laquelle on eût donné tour à tour quinze ans ou vingt-cinq, selon que sa bouche souriait ou que son regard devenait sévère. Grande et mince, avec la frêle apparence des plantes élevées en serre chaude, elle avait pour couronne une splendide chevelure noire dont les nattes épaisses brisaient sous leur poids les mailles du filet de soie qui les emprisonnait; son front large et pur semblait contenir tout un monde de pensées, et ses yeux noirs, de moyenne grandeur, n'avaient de remarquable que la mobilité de leur expression: au même instant ils recélaient des éclairs, des sourires et des

larmes; et ceux qui croient les yeux le miroir de l'âme, auraient jugé l'âme de ces yeux agitée en bien des sens. Ils ne se fussent point trompés.

Indice de droiture et de franchise, l'expression de la bouche confirmait toujours celle des yeux; malheureusement, cette expression était trop souvent celle d'un découragement brusque et d'une pitié dédaigneuse. En somme cette tête, cette taille, un pied charmant et une belle main composaient une remarquable créature, que nous présenterons au lecteur sous le nom de Louise de Puy-Rocheux. Peut-être ferions nous aussi bien de l'appeler simplement Louise; car elle avait si peu adopté l'autre nom, qu'il eût été permis à ses amis de ne pas s'en souvenir.

C'était pourtant celui de son mari. Mais Louise n'avait pas plus adopté le mari que le nom, et le poids seul de sa couronne d'épouse courbait son front, et rendait son œil triste, sa bouche dédaigneuse.

D'après cela, si l'on croit le mari vieux, sot ou laid, nous dirons qu'il avait trente ans, de l'esprit comme tout le monde, et juste assez de beauté pour n'en pas avoir trop. C'était, de plus, un gentilhomme de vieille souche, un loyal caractère et un cœur généreux.

Tout cela pouvait cependant faire aimer un homme et rendre une femme heureuse, mais Louise n'appréciait aucun de ces avantages, car elle avait fermé les yeux de parti pris, le jour où elle s'aperçut, trop tard, que Gaston n'était point... son idéal! Nous regrettons d'écrire le mot, mais nous racontons une histoire vraie, et nous devons cet hommage à la vérité.

L'idéal qui flotte encore dans les têtes de jeunes filles est un nuage générique dont les variétés sont innombrables; on devrait dire *étaient*, car elles se suppriment de jour en jour et tendent vers l'unité.

Bientôt, selon toute probabilité, l'idéal sera beaucoup d'argent, promettant des chevaux et des voitures, un hôtel à Paris, un château en province, des diamants à profusion et des rivaux humiliés. L'idéal sera un nom composé de syllabes nombreuses et chargé de siècles, avec un blason surmonté d'une couronne. Pour les imaginations calmes, ce sera une position administrative élevée, avec une cour de fonctionnaires en uniforme, d'officiers en grande tenue et de flatteurs sous les armes.

Malheureusement l'idéal pourra bien se compliquer parfois d'un personnage sec ou ennuyeux, avare ou jaloux, sot ou pis que cela, avec lequel il faudra passer sa vie, perspective assez... désobligeante. Mais que voulez-vous? Dans ce pauvre monde, toute médaille a son revers, et les jeunes filles ne pourront pas y regarder de si près.

Ne les accusez point; elles ne sont pas coupables. Est-ce leur faute, à elles, si le luxe de tout les prend au berceau pour les dessécher et les corrompre?

Pour prix de leurs premiers efforts, de leurs

premiers travaux, leurs mères leur promettent, une belle robe ou un bijou : donc, mériter cette robe, c'est la vertu; donc, posséder ce bijou, c'est le vrai bonheur.

Qu'on ne s'y trompe pas, rien n'est indifférent dans l'éducation des femmes; leur vie est une série de grands devoirs, composés de petites choses. Les petites choses ont donc sur elles une énorme influence, et des premiers pas de l'enfant dépend presque toujours la carrière de la femme.

Encore une fois, est-ce leur faute, à ces pauvres jeunes filles, s'il s'est formé contre elles une ligue d'institutrices et de professeurs qui leur obstruent l'intelligence d'une foule de connaissances incomplètes, sous prétexte de l'orner?

Quand vous les voyez pâlir sur leurs livres et se tacher les poings à noircir leurs cahiers, vous croyez peut-être qu'on leur apprend quelque chose? Mon Dieu, non! On leur fait effleurer tout; on leur enseigne des mots, qu'importent les idées? beaucoup de mots dont elles emailletront leur verbiage pour briller dans le monde.

Briller dans le monde, c'est le but.

Il paraît que c'est le parfait bonheur, comme dans l'enfance c'était le parfait bonheur d'avoir une belle robe.

Mais pour briller dans le monde, il faut y aller. Pour y aller, on a besoin d'une fortune ou d'un nom; et voilà comment la fortune est l'idéal, comment le nom est l'idéal, comment tout ce qui reluit, chrysocale ou ruolz est l'idéal. Quand la chaîne sera rivée, il est possible qu'on la trouve lourde et qu'on s'aperçoive en soupirant que tout ce qui reluit n'est pas or. Il est possible qu'on sente que le plaisir n'est pas le bonheur, et que l'orgueil laisse le cœur vide... Alors, si l'on cherche l'apaisement au foyer domestique, trouvera-t-on encore debout ce foyer trop longtemps délaissé?

D'ailleurs, pour animer tout foyer, ne faut-il pas des vertus fortes et tendres? Les rencontrera-t-on chez les femmes énervées par le luxe, aigries par des luttes futiles, amoindries par des intérêts mesquins?

Aux moralistes de répondre.

Pour nous, fort heureusement, ce n'est pas notre tâche. Seulement, qu'on le remarque, nous n'avons pas dit : Cet état de choses existe : mais : Il existera.

Peut-être.

A la gloire de Louise, son idéal, à elle, c'était le romanesque, l'ancien!

Elle rêvait un prince Charmant, blême et poitrinaire, avec de longs cheveux et des joues creuses; un homme tout âme, tout feu, dont la lame usât le fourreau et qui ne vécût que pour mourir. Mourir pour la dame de ses pensées, bien entendu.

Un mari, pour elle, c'était dom Galaor ne payant pas trop cher le bonheur d'être aimé de la belle Azélie, par vingt ans de combats, le sacrifice de sa

jambe et la perte de son bras. Un mari, ce n'était pas un citoyen, un penseur, une intelligence, ou plutôt c'était tout cela, plus que tout cela, mais seulement au profit de sa femme.

Citoyen repoussant à lui seul une armée, uniquement parce que sa compagne est dans les murs de la ville assiégée.

Penseur enfantant des chefs-d'œuvre pour dresser de sa gloire un piédestal à sa bien-aimée.

Intelligence créant des merveilles, déplaçant des montagnes, découvrant des mondes, pour en faire une glorieuse jonchée à son idole.

Son idole ! voilà le mot. La pauvre Louise, rêvant l'avenir, s'y posait en fétiche, sans songer à ce que ce rôle a d'égoïste et d'ennuyeux.

Elle avait perdu de bonne heure son père et sa mère.

Un frère de celle-ci, le colonel Colson, devenu son tuteur, n'avait eu que le temps de la mettre en pension, avant d'aller gagner en Afrique son cordon de commandeur. De là, il conduisait en Crimée son drapeau, qu'y déchiraient les balles, et quand Sébastopol tombait dans la lutte, il reprenait triomphalement le chemin de Paris, où sa petite nièce eut peur d'abord de sa moustache grise. Mais cette moustache devint moins effroyable sous la rosée de larmes que ne retint pas le vieux brave, à la vue de l'enfant, image d'une morte aimée, et Louise n'eut bientôt pas d'ami plus cher que ce bon oncle si bruyant avec ses grandes bottes et ses éperons brillants.

Elle était fière de raconter à ses compagnes de pension comment il avait dompté les Arabes et vaincu les Russes ; on croit même qu'emportée un jour par le feu de son récit, elle le glorifia d'avoir enchaîné les Scythes et ruiné les Mèdes.

De son côté, le vétéran s'extasiait si elle copiait un paysage de Hubert, chantait une romance de Concone, ou lui offrait une paire de ces éclatantes pantoufles de tapisserie encore en vogue dans quelques pensionnats.

Leur admiration mutuelle menaçait d'altérer la modestie de l'un ou de l'autre, quand ce bonheur fut brusquement troublé par les lointains grondements du canon. La guerre se préparait en Italie ; elle devait être terrible ; elle pouvait être longue.

Le colonel irait ; en reviendrait-il ? Et s'il n'en revenait pas, qui protégerait l'enfant ? qui l'aimerait à sa place ?

C'était la première fois que le vieux brave admettait pour lui la possibilité d'une balle mortelle.

Était-ce une intuition de sa tendresse pour Louise ?

N'était-ce pas plutôt un rayon d'en haut lui révélant sa propre destinée, pour qu'il édifiât d'avance l'avenir de sa fille adoptive ?

Un mari était une tendresse et une protection. Il allait donc se mettre en quête de cette protection, quand un de ses frères d'armes lui demanda

sans périphrases ni préambule la main de Louise pour son fils.

Le caractère connu du jeune homme assurait le bonheur de Louise ; sa famille était sans tache et sa fortune suffisante. Le colonel, transporté, l'offrit à la jeune fille, qui, interprétant à sa façon l'éloge qu'on faisait de ce prétendant, accepta, rougissante, et l'épousa quinze jours après.

Le colonel partit le lendemain du mariage, et les terribles échos de Solferino pourraient dire pourquoi il n'est pas revenu.

Pour qui voudra bien se rappeler l'idéal de la jeune fille, le désenchantement de la jeune femme s'expliquera facilement. Son mari l'aimait d'une tendresse forte, calme et sérieuse, que Louise prit pour de la froideur, parce qu'elle manquait d'élan. Il était prêt à tous les dévouements utiles, mais il ne voulait pas exposer follement sa vie pour la satisfaction d'un caprice de sa femme. Louise n'eût pas accepté pareille chose ; mais il lui semblait naturel qu'on la lui offrit. On ne fit à lui offrir pas : froideur. Elle attirait un entourage nombreux dans le monde où sa tenue de pensionnaire remportait un succès de curiosité, et Gaston ne mettait point flamberge au vent pour écarter les admirateurs et l'admiration : froideur. Il lui arrivait de parcourir un journal en sa présence ; un jour même, il s'assoupit quelques secondes devant elle après une nuit de bal où il l'avait regardée danser jusqu'au matin : froideur.

Ce dernier coup fut mortel. Louise, convaincue qu'elle avait épousé un homme sans imagination, sans délicatesse et sans amour, s'en éloigna chaque jour davantage. Elle se fit en elle-même un sanctuaire où coulaient des torrents de larmes secrètes sur son infortune imaginaire. Puis bientôt elle eut des révoltes insensées contre son rôle de victime et des aspirations folles vers le bonheur ; sa vie se partagea entre les élans sauvages et le découragement profond ; et c'est de ce moment que son œil eut à la fois des éclairs et des larmes.

Devant son bonheur, qu'elle croyait brisé, son avenir qu'elle voyait détruit, toutes ses facultés aimantes s'obscurcirent. Elle se raidit contre la vie, et l'on put croire que cette jeune femme avait en elle une de ces passions fatales qui font de ce monde un enfer. Enfin, elle fut prise un jour d'une ardente soif de solitude, d'un impérieux besoin de s'arracher à la foule, et de s'ensevelir vivante pour pleurer son bonheur perdu.

Les circonstances le lui permirent.

Gaston n'était plus l'heureux homme des premiers jours de son mariage : l'éloignement croissant de sa femme l'avait d'abord étonné, affligé ensuite, révolté plus tard. Pour remplir une vie désormais vide de joie, il demandait à la science de consolantes distractions ; l'agriculture l'attirait surtout, et il regrettait un jour devant sa femme de ne pas l'étudier en Angleterre, quand elle lui dit languissamment :

« Qui vous en empêche ? »

— Mais, chère amie, pour étudier l'agriculture en Angleterre, il faudrait y être.

— Pourquoi n'iriez vous pas ? Partez. »

Ces mots firent froid au cœur du mari. Il devint pâle, et répondit avec un calme apparent :

« Je partirai. »

Louise eut un sourire amer, et regarda son mari du haut de sa pitié.

Néanmoins, comme elle avait besoin d'un chaperon et d'une compagne, Gaston ne la quitta pas avant qu'elle eût trouvé cette compagne, ce qui ne fut ni long ni difficile.

Après la scène qu'on vient de lire, elle monta chez elle, prit avec des mouvements convulsifs une feuille de papier satiné dont sa plume déchira l'épiderme et dont une larme humecta la blancheur. Puis après quelques mots rapidement tracés, elle mit son pli sous enveloppe, cacheta à la hâte et le fit jeter à la poste.

Le lendemain, un vulgaire omnibus s'arrêtait devant sa porte, au grand scandale des domestiques et l'on en voyait descendre avec mademoiselle Eulalie Jeannisset un immense carton bleu, l'une portant l'autre. La femme et le carton montèrent précipitamment l'escalier en haut duquel le carton s'arrêta dans un coin, tandis que la femme frappait à une porte avec émotion et s'élançait dans la chambre dès qu'elle avait entendu : Entrez.

Cela s'était fait si vite que les domestiques, auxquels cette bourgeoise personne n'avait point pris garde, n'eurent le temps ni de l'arrêter ni de l'annoncer, et qu'ils arrivèrent sur ses pas au moment où elle couvrait leur maîtresse de baisers en criant : Ma pauvre enfant ! Ma pauvre enfant !

Et madame se laissait faire ! Et madame rendait caresse pour caresse ! Qu'était-ce donc que mademoiselle Eulalie Jeannisset ?

C'était la neuvième fille d'un petit marchand de province dont tous les enfants mouraient en naissant. Elle reçut à elle seule toutes les tendresses réservées aux sœurs nombreuses qui l'avaient précédée et fut élevée, dans la meilleure pension de l'endroit, d'une manière assez brillante pour épouser plus tard un fonctionnaire ! Cette florissante destinée lui manqua ; la pauvre fille perdit presque en même temps son père et sa mère, ils laissèrent des affaires assez en ordre pour qu'on pût les embrouiller ; et on les embrouilla si bien que l'orpheline n'eut plus un toit pour s'abriter, et sortit de la maison paternelle les mains vides comme la bourse. Une âme charitable la recueillit, et si elle n'épousa point un fonctionnaire, sa bonne éducation lui servit du moins à trouver une place de sous-maîtresse à Paris, dans le pensionnat de mademoiselle Garnier, c'est-à-dire un morceau de pain dur à manger, un lit dur, où il n'est guère permis de dormir, et une tâche dure sans compensations, si ce n'est le témoignage d'une conscience honnête.

Eulalie en eut d'autres encore ; mais elles vinrent plus tard, après quinze ans d'apostolat, car elle faisait de sa vie un apostolat ; c'était le seul moyen de n'en pas faire un supplice. Ces compensations nouvelles lui furent données par l'arrivée de Louise à la pension. Elle se prit à l'aimer follement, et l'enfant se laissa faire, rendant avec générosité la moitié de ce qu'elle recevait.

Pour la vieille fille sevrée d'affections, c'était assez, et elle se trouva heureuse jusqu'au jour où la couronne d'orangers fut le « Sésame ouvre-toi » du monde, pour la jeune fille. Dire les larmes que versa la sous-maîtresse en la perdant, serait impossible ; c'était sa famille, sa jeunesse, son cœur, sa vie qui s'en allaient... elle faillit en mourir, mais ne se plaignit pas. C'était une de ces âmes simples et dévouées, sachant souffrir en secret pour ne pas attrister ceux qu'elles aiment. Louise lui manqua d'autant plus que les rôles étaient entre elles intervertis ; l'élève imposait sa volonté d'une caresse ou d'un sourire, et la maîtresse se trouvait trop heureuse de s'y conformer. Quand elle n'eut plus ce cher tyran, elle fut comme un navire sans boussole, et se laissa aller, dans l'exercice de ses fonctions, à des distractions douloureuses, dont elle fut sévèrement reprise.

Jugez de son émotion lorsque, un an après le mariage de Louise, elle reçut d'elle ce billet :

« Amie,

» Je souffre et j'ai besoin de vous. Venez vivre sous mon toit et ne me quittez plus.

» Votre LOUISE. »

Elle dit dieu aux petites filles, qui se moquèrent d'elle en voyant toute sa garde-robe contenue dans un carton. Elle dit adieu à ses consœurs, qui la trouvaient bien heureuse de s'en aller. Elle dit adieu à mademoiselle Garnier, la directrice, qui lui reprocha aigrement son ingratitude, et fut sur le point de se croire elle-même ingrate en quittant cette aimable personne, qui l'avait si peu payée, et traitée si durement.

Quand son élève chérie voulut lui expliquer son malheur, elle n'y comprit pas grand-chose. Décidément elle n'entendait rien aux affaires de cœur.

Pourtant, son cœur à elle avait parlé une fois en sa vie :

Un de ces malheureux qui n'ont jamais vu ni leurs amis ni la nature, et dont les yeux resteront fermés éternellement, venait accorder les pianos du pensionnat. Il lui semblait si intéressant et si beau, qu'elle se troublait au seul bruit de ses pas. Parfois, dans le silence des longs dortoirs, à la clarté vacillante des veilleuses, elle rêvait, les yeux ouverts, une douce vie où elle le conduirait par la main, où elle serait sa lumière, où elle le dédommagerait, à force de tendresse, des biens qui lui manquaient. Mais sa conscience timorée lui reprocha bientôt des sentiments qu'elle jugea coupables ; elle en rougit intérieurement et fit en secret pénitence du désir qu'elle avait eu d'être l'ange gardien d'un malheureux.

Jugez maintenant si elle pouvait comprendre Louise.

Eulalie applaudit avec joie au projet de villégiature de la jeune femme pendant l'absence de son mari, et quelques jours après le départ de celui-ci, elles descendaient toutes deux dans la cour d'un vieux château qu'il possédait au fond de la Creuse, cette contrée primitive et ignorée, qui a le charme sauvage de la Corse, la poésie de la Bretagne et la mélancolie de l'Auvergne, sans sa rudesse.

Le manoir de Puy-Rocheux, véritable petit joyau d'architecture féodale, avec son donjon, ses tourelles, ses créneaux et ses machicoulis, est si admirablement conservé qu'on le dirait élevé d'hier, et que certains profanes l'ont pris parfois pour une restitution des temps antiques. Comme beaucoup de châteaux de cette époque, il est assis dans une vallée, et dominé par des montagnes boisées, dans les embrasures desquelles on découvre de splendides perspectives.

Louise y arrivait en automne, le beau moment de la Creuse; elle fut charmée par sa silhouette de granit, et la profonde solitude qui l'entourait lui parut propre à nourrir son chagrin.

Le lendemain de son arrivée, montant pour la première fois Giselle, elle voulut prendre possession de ce qu'elle appelait le désert, et se fit escorter par Martial Gaulion, le plus ancien domestique du château.

Nous savons ce qu'il arriva de Martial et de sa monture, car nous avons plaint l'un et blâmé l'autre au début de ce récit.

Bientôt, Louise emportée rapidement par Giselle, se retourna n'entendant plus les pas du Gris, mais elle était déjà loin du théâtre de ses noirs, que lui dérobaient d'ailleurs les arbres, les rochers, les plis nombreux du sol et les coudes du chemin.

Elle voulut, en vain, revenir sur ses pas; plusieurs sentiers se croisant dans la lande, elle s'y trompa et se trouva égarée plus complètement que le petit Poucet quand les oiseaux avaient mangé les miettes de son pain.

MÉLANIE BOUROTTE.

(La suite au prochain numéro.)

LE PREMIER SOURIRE

Quend du petit enfant la pupille incertaine,
Se dégageant enfin des ombres de la nuit,
Commence à distinguer dans la clarté sereine
La forme de l'objet qui se meut et qui luit,

Des flambeaux allumés la lueur le fascine,
Du hochet qu'on agite il suit le mouvement;
Il aime le tapis que la pourpre enlumine,
Et semble à ce qu'il voit réfléchir gravement.

Mais voici que se penche un visage de femme...
Ce regard qui se voile et brille tour à tour,
Cette bouche qui parle, oh ! cela, c'est une âme !
C'est le rayon d'en haut, c'est la vie et l'amour !

Et le front sérieux doucement s'illumine :
Dans l'âme de l'enfant, ce regard, cette voix,
Ont fait jaillir enfin l'étincelle divine,
Et sa lèvre sourit pour la première fois.

MARIE JENNA.

REVUE MUSICALE

GRANDE QUERELLE DE NOËL AVEC LA NOUVELLE ANNÉE.
LA MUSIQUE D'ATELIERS EN ALLEMAGNE. — LES COMPOSITIONS
THÉÂTRALES DE 1874.

NOËL, mon pauvre ami, vous êtes un radoteur ! vous avez des idées d'un autre temps, des habitudes d'un autre monde. Remplir ses poches de joujoux ou de brioches, faire beaucoup de bruit de ces misères, payer les journaux pour annoncer votre venue à grand renfort de colonnes, c'est un joli métier, ma foi !

— Vous, ma belle présomptueuse, madame l'année nouvelle, vous ressemblez à vos devancières ; vous ne trouvez ni distraction ni plaisir dans ce qui nous charmait au bon temps de l'enfance. Vous n'avez qu'une pensée : produire un grand effet ; vous n'avez qu'un culte, celui de l'argent. Les jouissances de la vie matérielle, les innovations coûteuses de la mode, les dons qui s'apprécient en espèces sonnantes, telles sont les joies que vous ambitionnez.

— Et ces dons ne valent-ils pas cent fois plus que vos petits présents, rehaussés, d'après votre méthode, des contes ridicules de la nourrice ou de la grand'mère ?

— Ne riez pas de Noël, moqueuse princesse née d'hier, vous qui habituez les enfants à ne s'amuser plus de rien et à devenir raisonneurs, à l'âge des jeux et des études. Noël ! c'est la poésie légendaire de la famille, c'est un ange qui apporte dans ses ailes blanches le bonheur et le rire des petits êtres que nous aimons. C'est Noël que les jeunes âmes aperçoivent la nuit, descendant du ciel sur un nuage rose, et si petit, si petit qu'il se glisse, sans les effleurer, dans les cheminées les plus étroites ; et, plus tard, quand on vieillit, il y a du soleil dans ce souvenir ; on y entend les petites mains qui battent de joie, on y voit le sourire des mères attendries. On y retrouve les rêves, les illusions, les douces images de la vie naïve.

— Belle valeur à mettre en portefeuille que toutes ces billevesées enfantines ! mon cher com-

père ! Ce que je donne moi, sous forme de diamants, de cachemires, de dentelles, de bijoux ou d'éditions rares, c'est un capital. L'enfant ne s'en amuse pas, direz-vous, mais ses parents le lui conservent, et, plus tard, il retrouve avec bonheur un petit trésor.

— C'est-à-dire que le père le garde, pour acheter une action ayant cours, ou que la maman s'offre une robe de plus dans la saison. Tandis que les gracieuses ombres du passé se succèdent dans la mémoire des enfants d'un autre temps, vous formez les jeunes cerveaux à comprendre la valeur vénale des objets qu'ils voient et qu'ils touchent. »

Et nous, humble critique, interrogé sur cette grave question, nous n'hésitons pas à répondre que Noël a raison, et que l'année 1875 n'a pas tort. Mais comme il convient aux gens bien appris d'offrir des vœux ou des présents à cette époque, nous saluons fort bas les amis de Noël et ceux de la nouvelle arrivée, en leur souhaitant la foi qui donne la conscience et la force de la vie, et les mille cadeaux charmants qui aident à la rendre agréable.

On a beaucoup parlé, pendant et après la guerre, de la musique militaire allemande et de la justesse des voix prussiennes. Cette assertion nous a semblé fort singulière. Nous étions, à cette époque, dans un village des environs de Paris dont nos ennemis avaient pris possession. Comme presque tous les paysans s'étaient enfuis, l'unique population de la localité se composait de Prussiens et de quelques familles restées courageusement dans leurs demeures. On entendait donc, du matin au soir, chanter les soldats, soit isolément, soit en chœur. Quelles voix rauques ! quels chœurs faux et impossibles ! ces malheureux ne pouvaient jamais s'accorder. Leur musique était une sorte de psalmodie monotone, qui ne saurait s'imiter ; d'où

l'on doit conclure, selon notre appréciation du moins, que si les compositions des artistes allemands sont les plus belles, les plus savantes, les plus remarquables du monde, leur musique essayée par des voix qui manquent d'exercice et de méthode est détestable. En cela, il y a une énorme différence entre les Allemands et les Italiens. Ceux-ci ont presque tous une voix juste et bien timbrée; de très-bonne heure, ils entendent et comprennent assez de musique pour connaître les opéras les plus difficiles et chanter les morceaux les plus mélodiques, avec beaucoup de justesse et de *brio*. Mais ce qui n'existe qu'en Allemagne, car il faut rendre à César ce qui appartient à César, c'est la musique des corps de métier. Ce sont les hymnes de la scie et du rabot. Cet usage est passé à l'état de tradition dans les ateliers, dans les chantiers, dans les familles. Cent compagnons menuisiers apprennent longtemps ensemble un chant composé par l'un d'eux. Ce morceau, qui est presque toujours l'apothéose du travailleur, est ordinairement très-bien chanté, très-remarquable et parfaitement approprié au métier de la corporation. Un ouvrier passe dans la rue, en fredonnant un air : — C'est un menuisier ! s'écrie le maçon perché sur son balcon de planches. — Comment le savez-vous ? — Parce qu'il chante la chanson des menuisiers. — Vous la connaissez donc cette chanson ? — Je l'entends tous les jours, mais je ne la chante jamais. Celle des enfants de la truie est bien plus belle, aussi je n'en apprend pas d'autres. Il en est de même de tous les travailleurs, ce qui n'empêche pas un corps d'état de vivre en bonne intelligence avec son voisin. Le père transmet à son fils son métier et son chant traditionnel. Ce dernier est une histoire qui se chante au lieu de se raconter. Les sueurs fécondes auxquelles la civilisation doit ses merveilles, y tiennent une large place ; vient ensuite un petit poème, qui ne manque ni de grâce ni de naïveté, et dont le refrain charme et encourage le travailleur. La chanson double sa force, en lui faisant oublier l'ennui et les fatigues d'une longue journée. Elle en règle les moments, elle en mesure le repos. Nous bénissons l'influence heureuse qui répandrait cet usage dans les ateliers français. Les poètes-artisans de l'Allemagne ont été saintement inspirés. Ils ont chanté la joie innocente, le bonheur permis, le courage et la puissance du travail. Ils ont poétisé la vie obscure et nécessaire de l'ouvrier. Le métier qu'on adopte est toujours le plus noble et le meilleur dans la chanson. Gardons-nous de railler cet inoffensif orgueil qui fait plaisir à tant de pauvres gens, sans faire peine ou tort à personne.

Chaque profession a son patron à qui l'on réserve une part dans la chanson du métier. La chaussure se réclame de saint Crépin. A Berlin et à Vienne, comme à Paris et dans toute la France, les orfèvres célèbrent saint Éloi, artisan par vocation, et conseiller intime du roi Dagobert à ses moments perdus ; les charpentiers se placent sous

la royale protection de saint Joseph, dont on a longtemps montré les *hans* formidables, enfermés dans un flacon de verre de Bohême ; les maréchaux, joyeux compagnons qui n'ont pas de patron dans notre ciel, se recommandent à Vulcain, l'époux de la belle Vénus, et scandent en son honneur des dactyles sonores, sur l'enclume retentissante.

L'esprit et le caractère de ces chants populaires s'harmonisent merveilleusement avec le métier auquel ils sont destinés. Caustiques et railleurs dans l'échoppe de l'artisan de faubourg, ils deviennent vigoureux et énergiques avec le robuste forgeron. Vifs, bruyants, saccadés dans les ateliers où l'on compte un nombre considérable de travailleurs, ils se font doux et mélodiques dans ceux des femmes : fleuristes, couturières, brunisseuses. En un mot, leur musique est imitative, et elle aide puissamment au travail, en bannissant les occasions de conversations politiques, de rixes et de querelles.

En France, l'art musical n'est pas assez mêlé à la vie publique, autrefois il faisait partie de la vie réglée des anciens ; plus que nous, les Allemands sont près de la nature et de l'antiquité.

Et croyez-vous que dans ces usines cyclopéennes des bords du Rhin, quand le zinc et le plomb jaillissent en ruisseaux ardents, quand le fer rouge se tord sous les lourdes tenailles, un chœur d'ouvriers chantant la victoire de l'industrie sur la nature, manque de poésie et de grandeur ?

Sous l'influence d'une religion spiritualiste et d'une imagination rêveuse, l'esprit méditatif des Allemands a poétisé les images les plus vulgaires, et c'est certainement à cette disposition de leur nature qu'on doit les chefs-d'œuvre de musique que le monde admire aujourd'hui ; faisons des vœux pour que cette bonne et intelligente habitude de la musique d'atelier soit adoptée en France, où elle produirait assurément d'excellents effets.

Le mois de janvier 1874 a été signalé par l'apparition de la *Jeanne d'Arc* de MM. Jules Barbier et Charles Gounod. Cet ouvrage, fort apprécié par le dilettantisme moderne, n'est pas devenu populaire quoique la musique en soit fort belle. La légende était trop connue et la partition trop sérieuse pour être adoptées par la foule. Est venue ensuite la *Quenouille*, calembredaine vive et spirituelle dont M. Charles Grisart a fait la partition. Il ne faut pas omettre de rappeler que les dames viennoises ont donné à Paris quelques concerts qui furent fort recherchés. M. Serpette, prix de Rome, a composé l'opérette de la *Branche cassée*. La représentation de la *Astuzie* de Cimarosa a été le grand événement de la salle Ventadour. La reprise d'*Orphée aux Enfers* ; le *Florentin* de M. Leneveu ; le *Stabat* et la *Messe solennelle* de Rossini aux Italiens ; la charmante opérette de M. Victor Massé *Une Loi somptuaire*, offerte par le compositeur à l'administration du *Journal des Demoiselles* ; la *Passion*

selon Mathieu, de Sébastien Bach, au concert des Champs-Élysées; la Belle Bourbonnaise de MM. Dubreuil et Chabrias; l'Esclave, grand opéra de M. Membreé, à l'académie nationale de musique, ouvrage fort apprécié des musiciens sérieux; telles

sont les productions théâtrales de 1874. Puisse sa jeune héritière se montrer moins prodigue d'opérettes et plus féconde en compositions d'un ordre supérieur!

MARIE LASSAVEUR.

Économie Domestique.

MOYEN DE DÉTRUIRE LES CLOPORTES

Coupez en deux des navets, évidez-les & posez-les de distance en distance dans votre jardin. — Après vingt-quatre heures, vous les trouverez pleins de cloportes, que vous jetterez dans un seau d'eau bouillante.

Les ronds de carottes attirent spécialement les limaçons.

BAIN CONTRE LE FROID AUX PIEDS.

Prenez un bain de pieds dans l'eau duquel on aura fait bouillir deux poignées d'orties et deux poignées de pelures de navets. — Remède excellent. Il faut le réitérer deux fois par mois.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

VIENS voir, chère Jeanne, le gentil musée que Lucie et moi avons organisé depuis ta dernière visite! fit Marie avec tant d'empressement qu'elle oublia de répondre à mon bonjour amical pour m'introduire plus vite dans ce fameux musée.

Il est certain qu'en y entrant, je ne pus réprimer un petit cri de surprise...

Mais, d'abord, il faut que je t'explique, Florence, que la chambre à coucher de nos amies est précédée d'une mignonne pièce, coquettement ornée et gaieement éclairée, qui leur sert tout ensemble de petit salon, de salle de travail, et qu'en cette saison, Lucie transforme encore en serre, pour l'hivernage de ses chères plantes. Or, c'était cette pièce qui, par une nouvelle fantaisie de Marie et de sa sœur, venait, une fois de plus, de changer de destination. Du haut en bas de ses murailles, recouvertes d'un papier de couleur sombre, ces demoiselles s'étaient amusées à accrocher les aqua-

ture à l'huile en tous genres que le *Journal des Demoiselles* a données, depuis nombre d'années, à ses lectrices. Rien n'était oublié dans cet aimable musée: ni les jolies scènes de basse-cour, nos premiers essais en *fac-simile* de ce genre, ni l'Amazone d'Alfred de Dreux, qui vient ensuite; ni les groupes de pêches et de raisins, de camélias, de bruyères et de roses qui les précèdent ou les suivent, et que M. Dupuy a depuis, reproduites à tant de milliers d'exemplaires, pour la France et pour l'étranger; ni nos nombreux paysages; ni la petite pêcheuse et son gracieux pendant; ni enfin les groupes plaisants et plus modernes de singes et de chiens, intitulés: *Punition* et *Récompense*; l'enfant endormi, le déjeuner partagé, le réveil du bébé, etc., etc... Je n'en finirais pas si j'essayais de te faire la nomenclature de tout ce que je reconnus là!... Et, il faut que je te le confesse, Florence, que je reconnus avec un plaisir mêlé d'un gros sentiment d'orgueil... « Car enfin, me disais-je involontairement, c'est nous qui, sans bruit de

grosse caisse, sans pompeuses annonces de *primes merveilleuses extraordinaires*, avons offert à nos abonnées cette charmante et tout artistique collection, et cela, gratuitement, pour ainsi dire, puisque le journal et toutes ses autres annexes étaient encore en sus... »

J'en étais là de mes réflexions peu modestes, quand Marie en interrompit étourdiment le cours.

« N'est-ce pas que nous avons joliment arrangé tout cela ? C'est dommage qu'il y ait encore, par ci, par là, des vides qui choquent l'œil... Tiens, ces deux là, par exemple !

— Rassure-toi, ma chère ; ils seront bientôt remplis.

— En vérité ? » répliqua-t-elle joyeuse. — Et par quoi ?...

— Par une charmante imitation de peinture à l'huile, enjanvier, et par son pendant, — non moins charmant, — immédiatement après, en février.

— Immédiatement ! » répéta Marie, n'en pouvant croire ses oreilles. — Oh ! la bonne idée ! Moi d'abord, je ne déteste rien tant que d'être obligée d'attendre !

— Dans la vie, pourtant, » dit sentencieusement Lucie la raisonnable, « il faut savoir s'y résigner, car, bon gré, mal gré, on attend pour tout et tous les jours.

— Bast ! c'est bien assez de le faire lorsqu'on y est forcée, » riposta légèrement sa sœur. — Et quel est le sujet de ces deux jolies surprises, Jeanne ?

— Surprises, tu l'as dit, chère amie. Aussi est-ce pour cela que je me garderai bien de t'apprendre à l'avance ce qu'elles doivent représenter. Qu'il te suffise de savoir que M. Dupuy les a admirablement réussies, et qu'elles te charmeront à coup sûr.

— Oh ! quelle impatience tu me causes !...

— Eh bien, Marie, avais-je tort de prétendre tout à l'heure que, dans la vie, bon gré, mal gré, on attend toujours quelque chose ?... »

Marie se contenta de répondre à Lucie par une grimace moqueuse.

« Après tout, dit-elle, il ne reste plus que quinze jours à attendre jusqu'au moment où paraîtra le numéro de janvier. Ma patience ira bien jusque-là. »

Tandis que nos amies échangeaient ces quelques mots, j'avais remarqué dans un des angles de la pièce, une jardinière remplie de plantes d'une végétation si luxuriante, que je ne pus m'empêcher d'en faire la réflexion à Lucie :

« Tu as toujours, chère amie, de très-jolies fleurs, mais jamais je ne les ai vues d'une pareille vigueur, d'un coloris si brillant ?... »

— Je crois bien ! » répondit-elle enchantée de mon éloge, c'est que celles-ci ont été cultivées au *Floral* ! »

Je la regardai, aussi étonnée que si elle m'eût parlé hébreu.

« Au *Floral* ? Qu'est-ce que le *Floral* ?

— Oh ! dit Marie en riant, Jeanne qui ne sait pas encore ce que c'est que le *Floral* !...

— Il serait plus charitable, ma sœur, de le lui apprendre que de s'égayer à ses dépens...

— J'en conviens, Lucie ; mais je suis si peu compétente sur ces sortes de matières, que je préfère te laisser le plaisir de lui vanter toi-même ton engrais.

— Ah ! c'est donc un engrais ? m'écriai-je, saisissant ce mot au vol.

— Un excellent engrais ou plutôt un composé chimique qui se vend en poudre...

— Dans des boîtes, coquettes comme des boîtes de parfumerie ! » interrompit Marie.

— Et qui, mêlée à de l'eau pure dans laquelle elle se dissout immédiatement, continua Lucie, sert à arroser les plantes d'appartement, de serre, de jardin, voire même les plantes maraîchères, et donne à leur végétation le développement le plus rapide en même temps que cette vigueur, cet éclat qui te frappait tout à l'heure.

— Mais cette poudre doit coûter cher ?...

— Pas du tout ; moins que le terreau ; il en faut si peu ! un à deux grammes, c'est-à-dire une pincée pour un litre d'eau et en versant, deux fois par semaine, environ deux verres à liqueur de cette solution, — qui n'empêche pas les autres arrosages — au pied de chaque plante, on obtient des résultats merveilleux. — Remarquez bien que j'ai dit *au pied*, et non sur les feuilles, ce qui produirait un effet tout différent. Avec un kilogramme de *Floral*, on a de quoi faire trente mille arrosages, et cela coûte 10 francs (emballage compris). On peut, du reste, en demander, pour essayer, moins d'un kilogramme à la fois. Il y a, dans ce but, des boîtes de 500 grammes coûtant 5 francs 50 centimes, prises à la maison même, car on n'expédie pas moins d'un kilogramme au dehors.

— Et, où vend-on le *Floral* ?

— Chez son inventeur, M. Alfred Dudouy, à l'agence centrale des agriculteurs de France, 38, rue Notre-Dame-des-Victoires (place de la Bourse), à Paris. — C'est là que j'achète toutes nos graines et les divers ustensiles de jardinage dont je puis avoir besoin. Oh ! c'est une excellente maison.

— Je n'en doute pas, à en juger par les résultats qu'elle t'aide à obtenir, ma petite fée aux fleurs, comme t'appelle Adrienne.

— Le *Floral*, reprit Lucie, a encore bien d'autres avantages que ceux dont je t'ai parlé. Ainsi, son emploi dispense de repoter les plantes, et c'est un agent tellement actif, qu'il transforme les plus mauvaises terres, et fertilise le sable même. Ensuite, en le mêlant à l'eau dans laquelle on met un bouquet, on éternise presque la durée de ce bouquet. Puis, quand on expédie des plantes au loin, et quelle que soit la distance à parcourir, on conserve la fraîcheur de ces plantes en humectant de *Floral* la terre qui entoure leurs racines. Enfin on peut, en s'amusant, toujours à l'aide de ce pro-





Modas de Paris
Journal des Demoiselles

Nº 3977.

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Coiffures de M^{re} Brizard, Rue Richelieu, 38. Corsets des Elegants, Boulevard des Italiens, 1.

Etoffes des Magasins du Petit St Thomas, Rue du Bac, 27, 35.

Robes et Passementeries de M^{re} Ch. Chaumier, Rue Montmartre, 136.

IM. DUPUY, 22, R. DES PETITS DÉTILS, PARIS.

digieux *Floral*, cultiver les primeurs, les légumes de toutes sortes, les...

— Pardon, ma chère amie, si j'interromps brusquement ta nomenclature... Nous reparlerons du *Floral* une autre fois, mais, pour aujourd'hui, je reprends bien vite le chemin du logis, car je m'aperçois qu'il est fort tard, et je ne veux pas retarder l'heure du dîner de ma mère. — Au revoir donc et à bientôt.

A bientôt aussi, ma bonne Florence.

Ton affectionnée,

JEANNE.

Post-Scriptum. — La surprise que j'ai éprouvée en voyant le gentil musée de Lucie et de Marie a si complètement troublé mes idées, que j'ai oublié de te donner, pour les parures de bal de tes jeunes cousines, la nouvelle adresse de madame Favier, cette habile fabricante de fleurs arti-

ficielles, à laquelle Adrienne fit tant de commandes l'hiver dernier, et dont tes parentes et toi vous êtes souvenues si à point. Elle demeure maintenant, 26, rue Paradis-Poissonnière; plus que jamais en vogue par les choses ravissantes et d'un bon marché inouï qu'elle a fournies à plusieurs de nos amies parisiennes, elle imite la nature à s'y méprendre; j'ai vu, dernièrement, chez elle, une garniture de liserons et de narcisses; du lilas, du réséda et des roses à faire tourner la tête aux moins coquettes.

Cette guirlande avait aussi été faite pour une de nos amies. Madame Favier travaille surtout sur commande, mais elle livre après un ou deux jours au plus; elle a d'ailleurs toujours des échantillons à montrer. — Si j'en avais la place, je te dirais encore que madame Favier donne des leçons, et que tu trouveras chez elle toutes les fournitures nécessaires à la confection des fleurs.

MODES

La fourrure, cet hiver, comme le précédent, sera très en vogue. On l'emploie beaucoup en garniture de confections et de costumes. On trouve d'assez jolies imitations en petits bords, pour orner les toilettes des jeunes filles, des enfants, et pour les manteaux du matin. Les manchons doivent être assortis aux garnitures. Il s'en fait en étoffe et en velours. Les uns ont de petites bandes de fourrure de chaque côté; les autres, des nœuds de ruban placés à chaque bout et sur le milieu du manchon.

Le petit boa, fort appréciable en cette saison, remplace la grande pèlerine ou palatine, qui n'est plus de mode. Quelques femmes d'un certain âge en portent cependant, surtout en voiture.

Le velours, jouissant d'une faveur toujours croissante, se trouve dans une grande proportion dans les assortiments d'hiver, et à des prix assez abordables.

On peut avoir du joli velours de soie pour robes, depuis 16 francs 50; le velours *tramé* est très-beau à 12 et 13 francs.

Les velours anglais, unis et côtelés, de bonne qualité, coûtent de 4 à 7 francs.

Le *Twill-Back Velvet*, très-beau tissu de velours anglais croisé, ayant 72 cent. de largeur, se vend 7 fr. 50.

Les soieries unies et les lainages de la saison offrent un grand choix de nuances parfaitement assorties avec ces différents genres de velours.

Les costumes tout en velours se garnissent peu, excepté de fourrure. — La guipure et la dentelle ne sont employées que pour les femmes âgées. — Le jais ne va bien que sur du tout noir. — Pour les jeunes filles, les jupons de velours se font tout unis. Pour les jeunes femmes, on en voit à vo-

lants froncés ou tuyautés, avec des plissés, des bouillons et des ruches.

Le drap et les étoffes de laine composent, mélangés avec le velours, des costumes très comme il faut, et faciles à porter. Les plus élégants se combinent avec de la faille, du satin, du taffetas et du velours.

Le velours épinglé, la peluche de soie et la peluche anglaise servent à confectionner des sorties de bal ou des petits vêtements élégants.

En fait de *Coin de feu*, j'en ai vu de charmants en velours brodé. Mais les plus jolis sont en sicilienne noire, brodés de soutaches de couleur mélangées de galons d'or, avec effilé composé de petites boules d'or et de soie de couleur. On ne peut se figurer l'éclat de ces broderies à la lumière; on dirait des pierreries. — Manches un peu larges. — Dos cintré et devant sans pinces.

Ces petits vêtements conviennent particulièrement aux femmes qui ne peuvent porter de corsages ajustés. On peut parfaitement, en endossant un vêtement semblable sur une robe simple, assister à un dîner de famille ou à une soirée intime.

Pour toilette de visite, j'ai vu un joli modèle de vêtement habillé. C'est un *mantelet étoile*, dont les pans sont assez larges et tombent très-bas sur la jupe.

Ils se font en velours ou en belle étoffe de soie, et sont généralement très-brodés, soit au passé, soit en soutaches et en galons. Il y en a en dentelle espagnole toute brodée de jais, avec doublure de velours ou de faille. Cela fait très-bien sur un costume de velours noir. Le chapeau serait aussi tout pointillé de jais avec fleur ou plume de couleur.

Les pardessus préférés sont toujours les *dolmans*

plus ou moins cintrés, les *vestes à la hussard*, les *petites casaques Louis XV*, tout cela garni de fourrure ou de bords de plumes frisées.

Les *polonaises-blouses* et les *tuniques princièsses* en velours anglais sont les formes spéciales aux jeunes filles. On ne les garnit pas, et l'on met une ceinture de fantaisie, avec plaques et chaîne en métal argenté ou d'acier. — Gros boutons du même genre que la ceinture.

Les costumes, tout en étoffe écossaise, ont beaucoup de cachet, et sont commodes à mettre journellement. Voici un modèle convenant aux très-jeunes filles : Jupon avec un haut volant en biais, plissé ; — tunique à corsage plat, boutonnant de côté avec de gros boutons de nacre blancs et verts ; — pèlerine, forme plaid écossais, garnie d'effilé de laine, et s'attachant sur l'épaule par une agrafe de nacre rappelant les boutons ; — toque de feutre bordée de velours noir, avec aile de cou de paon retenue par une agrafe semblable à celle du manteau. — Bottines de chevreau noir.

Le *noir*, en belle qualité, est ce qu'il y a de plus comme il faut pour les femmes qui ne sont plus jeunes. Citons le drap de soie, le vénitien, la sicilienne, la belle faille, le satin, etc.

La toilette que je vais décrire était portée par une aimable grand'mère, à qui elle allait fort bien.

En sicilienne noire. — Le jupon est garni d'un haut volant à dents ; il sort de ces dents un petit plissé plat. La tête du volant est formée par une draperie de plusieurs plis de velours noir, resserrée et retenue de temps en temps par un nœud de velours. Au bas de cette draperie, et retombant sur le volant, se trouve un bel effilé muguet, composé de brins de soie effilochés et de pluie de petites perles de jais. C'est *fou* et brillant, sans être lourd.

Seconde jupe-tablier, garnie seulement de dents et de petits plissés. Elle est retenue derrière par de larges nœuds de velours noir.

Corsage sans manches, ouvert et à basques, garni de draperies de velours et d'effilé. — Gilet et manches de velours noir.

Pour le soir, on supprime le gilet, et on met, dans l'ouverture du corsage, des plissés de crêpe lisse, ou des ruches de dentelle.

Chapeau de velours noir à diadème de jais ; branches de roses rouges en arrière.

Bonnet-coiffure en tulle noir rayé. Diadème de feuilles de jais, entremêlées de roses de différentes couleurs. — Collier et épingles de jais.

Les jupes à queues, réservées pour le soir, sont généralement resserrées au bas du pouff, une ou deux fois, afin de bien maintenir la queue en arrière ; le velours et le satin se prêtent bien à cette organisation.

Les cuirasses en velours noir, ou celles très-jayées, se mettront le soir sur des robes claires, et même légères. Celles en velours ou en soie de couleur se font décolletées, et se porteront en soirée et au bal, sur des jupes de tulle et de tarlatane.

Les corselets de satin blanc, tout brodés de jais blancs, sont bien jolis. J'ai admiré une petite cuirasse montante, ainsi jayée, du plus brillant effet. On en fait aussi en couleurs, brodées de jais blanc ou de perles de même nuance.

Avec les toilettes du soir, et sous les longues robes, il est très-nécessaire d'être bien juponnée.

Les jupons de dessous doivent être à queues, et n'avoir de volants que par derrière. Comme aux longues jupes dont je parlais plus haut, la queue est resserrée et maintenue. A cet effet, il faut placer en dessous une ou deux coulisses que l'on fronce à volonté.

Il est également indispensable d'avoir une *tournure*, qu'elle soit en grosse mousseline, en crin ou avec des ressorts.

Le *pouff-crinoline Louis XV* est un modèle des mieux réussis ; il forme grande tournure allongée et étroite, et a des ressorts qui font très-bien bouffir les toilettes en arrière.

Le corset est encore une chose très-importante pour être bien habillée, surtout avec les petits corselets.

Pour les femmes minces, les ceintures suffisent ; mais il est essentiel que les personnes un peu fortes soignent beaucoup cet article de la toilette, et fassent faire les leurs sur mesure, car c'est presque toujours du corset que dépend le plus ou le moins *bien-aller* du corsage.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Toilette de jeune femme. — Robe en faille vert Nil, avec volant à plis doubles en gaze de même nuance ; sur ce volant retombe une blonde perlée. — Corsage moyen âge en faille recouverte de gaze ; une draperie en faille et tulle formant berthe est retenue par une branche de camélias ; un plissé en gaze borde l'encolure. — Manche courte en faille légèrement bouillonnée, bordée en haut et en bas d'un plissé en gaze maintenu par un biais en faille ; trois coques en faille remontent sur le plissé du haut. La basque est bordée d'une frange en

perles. Un long voile de tulle vert Nil recouvre toute la toilette. Le tablier est bouillonné, deux rangs de blonde perlée sont étagés sur ce tablier ; derrière, le voile forme un pouff retenu par deux pans en faille croisés et maintenus par une branche de camélias ; de petites branches des mêmes fleurs sont semées sur le voile. — Coiffure camélias et cordon de perles.

Toilette de jeune fille. — Robe en faille blanche ; dans le bas, volant plissé, surmonté d'un haut volant en gaze avec tête que retient un biais en faille fixé par une guirlande en perles. Le voile de tulle recouvre toute la jupe ; devant, il forme deux bouillonnés en long, sé-



Modas de París
Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Paris, Boulevard des Italiens. 1.

Travestissement.



parés par un biais en faille rose, arrêtés dans la tête du volant, et maintenus par trois agrafes en perles; derrière, le pouff forme deux bouillonnés en long, fixés par trois traînes de roses. — Corsage à taille ronde, en faille blanche recouverte de tulle; il est bordé d'un large liseré double en faille rose de Chine; la berthe, drapée en faille, est bordée d'un plissé en gaze rose; devant et retombant sur la draperie, un revers est surmonté d'un drapé en faille recouvert d'un drapé en tulle blanc; un nœud en faille est posé au milieu; sur le côté une petite branche de roses. La manche est formée par un sabot remontant en faille rose, et un plissé redescendant en gaze rose; ils sont réunis par un biais en faille; l'encolure est bordée d'un tuyauté en tulle blanc. — Guirlande de roses dans les cheveux.

Toilette de petite fille pour soirée d'enfants. — Robe en taffetas gris perle, garnie de trois volants liserés en faille cerise; ces volants sont surmontés d'un bouillonné liseré des deux côtés; le tablier uni est arrêté par un bouillonné liseré posé dans toute la hauteur. Sur le milieu, trois nœuds en faille cerise. Le corsage est décolleté en carré, la basque bordée d'un volant en faille cerise, surmonté d'une bande en taffetas gris liserée des deux côtés, et froncée de distance en distance sous un petit nœud en faille cerise. Dans le dos, le volant est fermé par un large nœud en faille avec pans; l'encolure est garnie d'un petit volant retombant en faille cerise, et d'un bouillonné en tulle remontant. Manche bouillonnée sur laquelle est posé un nœud en faille cerise, avec agrafe en taffetas gris liseré. — Nœud cerise à pans retenant les cheveux.

GRAVURE DE TRAVESTISSEMENTS

Première toilette. — *Manola.* — Jupe en taffetas rose, recouverte d'un voile de dentelle noire avec effilé en perles. — Corsage décolleté à longue basque fendue, en velours noir. — Veste *Senorita* en taffetas rose, ornée de biais en satin blanc et garnie d'un effilé en perles blanches. Manche bouffante, recouverte de croisillons en satin brodés en perles. — Dans les cheveux, bouquet de roses retenu par un large peigne en écaille. — Bas de soie blanche. — *Souliers en satin* avec nœud en taffetas rose.

Deuxième toilette. — *Costume de chasse Louis XIII.* — Robe en satin gris, ornée de rubans en satin jaune. — Corsage à longue basque, fermé par des nœuds, et orné du même ruban. Manche rayée de ruban; nœud d'épaule. — Col et manchette mousquetaire. — Gant en peau de daim à parement. — Chapeau Montpensier en feutre, avec velours assorti à la nuance de la robe, panache retenu par une agrafe en vieil argent. — Botte en peau de la nuance de la robe.

Troisième toilette. — *Costume pour petit garçon Manamora.* — Justaucorps en satin jaune; crevés en satin ponceau. Manche ponceau avec jockey à crevés. — Culotte courte à double bouillant. — Chapeau en feutre à larges bords, avec velours et plume ponceau; le bord est relevé devant par une haute aigrette en plumes de couleurs. — Fraîse et manchette en batiste. — Manteau

Crispin en drap, retenu aux épaules par des agrafes en acier. — Épée avec pommeau en acier, suspendue à une ceinture en cuir, fermée par une boucle en acier. — Bas de soie retenus par des jarretières avec nœuds. — Bottes molles doublées de flanelle ponceau. Bouffettes en ruban ponceau.

Quatrième toilette. — *Jardinière Louis XV.* — Jupe en taffetas, rayé de rubans en velours noir. Double jupe Pompadour en taffetas bleu. — Corsage décolleté en carré, pareil à la jupe. Manche demi-flottante avec revers en taffetas rose. — Fichu paysanne en gaze. — Tablier en batiste, bordé tout autour d'un plissé surmonté d'un entre-deux brodé; il est maintenu à la taille par un ruban bleu. — Sous-manche à sabot plissé en batiste. — Petite coiffure en mousseline, ornée d'un plissé avec barbe et touffe de roses. — Croix normande retenue par un velours noir. — Souliers à bouffettes en ruban bleu.

PREMIER CAHIER

Entre-deux. — Déshabillé et coiffure d'intérieur. — Entre-deux. — Brassière tricotée. — Taie d'oreiller. — Col matelot. — Parure paysanne. — Parure plissée. — Renée. — Garniture, guipure Richelieu. — C. L. enlacés. — Valérie. — Mouchoir, guipure Richelieu. — Garniture, imitation de fourrure. — Dessin soutache. — Écran bannière. — Pelote en chamarrure. — Petit entre-deux. — Chapeau en feutre. — Petite chaise porte-montre. — Chapeau en velours. — Dessin perlé.

PLANCHE I

PREMIER COTÉ.

Capote suédoise.
Parure, col matelot plissé.
Parure, col paysanne.

DEUXIÈME COTÉ.

Mantelet à manche.
Corsage moyen âge décolleté, toilette de jeune femme. } grav.
Corsage décolleté, toilette de jeune fille } du 1^{er}
Corsage, toilette de petite fille } janvier

TAPISSERIE COLORIÉE

BOUQUET pour chaise, fauteuil, canapé, coussin, etc.
On peut le faire sur fond gris feutre, blanc, noir ou vert Nil.

IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE

SCÈNE DE VILLAGE. — Les enfants du village, qui se rendent à l'école avec plus ou moins d'empressement, s'arrêtent en chemin lorsqu'ils entendent battre la caisse et viennent se serrer autour du tambour; c'est à qui aura la meilleure place. Tous ces petits mutins, oubliant pendant ce temps le vieux maître qui les attend, et dont ils vont sûrement exercer la patience.

CHARADE

Un peuple est toujours fort quand il est mon premier ;

On peut en dire autant de la famille.

Toute société, tout État qui vacille,

A cette vérité devrait se rallier.

Vous que le ciel doua d'une flamme sacrée,

Vous qui dans mon dernier traduisez vos élans,

Soumettez à la foi votre voix inspirée,

Ne profanez pas vos accents !

L'auteur de mon entier et son sublime ouvrage

Offrent un vaste champ où vous pouvez glaner :

Si l'académicien vous refuse un suffrage,

Du ciel l'auguste aréopage

Pour vos nobles efforts saura vous couronner.

RÉBUS

